



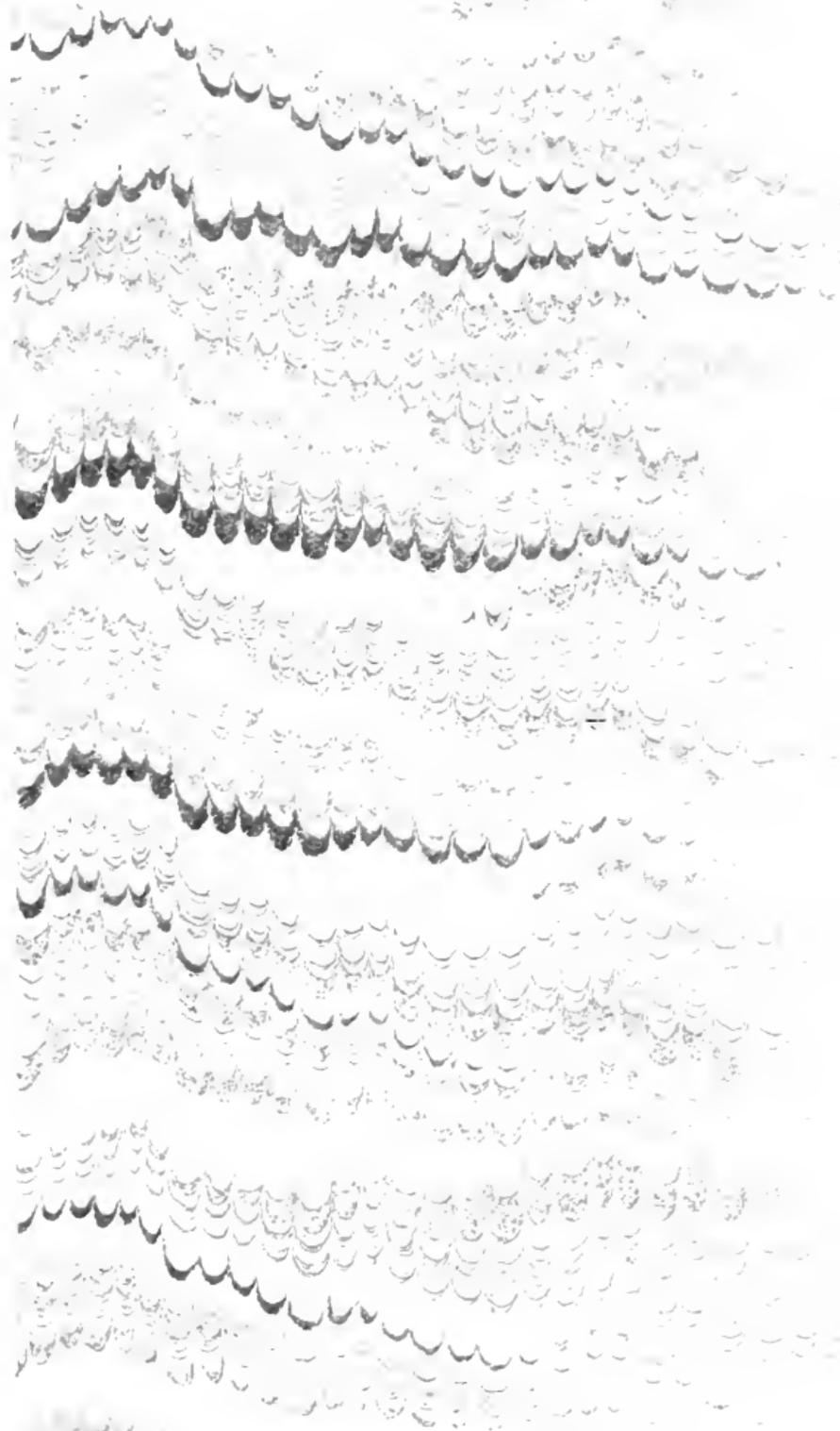
3 1761 04466 4159





COLLECTION G.M.A.

Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by
AN ANONYMOUS DONOR











DIALOGUES
DES
COURTISANES



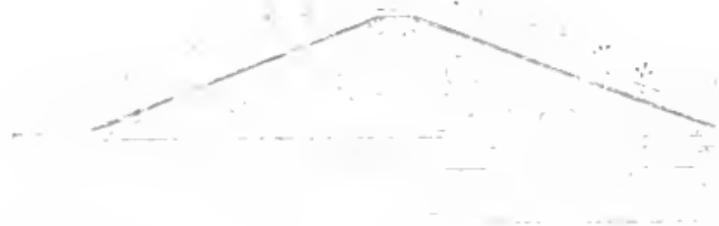
— — — — —
Reproduction réservée.
— — — — —

LUCIEN
—
DIALOGUES
DES
COURTISANES

Traduction et notices par A.-J. PONS

Illustrations par H. SCOTT et F. MÉAULLE

PARIS
A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
Rue Saint-Benoît
1881



9 1

9 10

50

1.4.59

24
1281
F2:



LUCIEN

Un helléniiste homme de goût, M. Viguler, lorsqu'il lisait et commentait à ses élèves de l'École normale Aristophane ou Lucien, ces deux grands et gais railleurs, était, dit-on, lui-même à peindre. Il ne se tenait pas d'aise et de surprise à chaque instant, trépiguant de plaisir, riant et pleurant tout ensemble, rougissant lorsqu'une énormité succédait dans le texte à des détails exquis ; et il s'écriait avec une douceur charmante : « Ah ! messieurs, quelles canailles que ces Grecs, mais qu'ils avaient donc de l'esprit ! »

C'est grâce à cet esprit que leurs ouvrages, malgré la différence des temps et des mœurs, nous ravissent encore aujourd'hui et qu'ils ont pu traverser impunément le moyen âge. Lucien, plus que tout autre, y a couru bien des dangers. Les moines, en transcrivant ses manuscrits,

furent souvent scandalisés de ce qu'ils y rencontraient. *Athée, blasphémateur, bouffon, impie* sont les moindres injures dont ils aient chargé dans leurs notes, ces dialogues inimitables. Malgré leur plaisante colère, attestée par tant d'anathèmes, ils ont cédé à l'attrait du diabolique auteur et nous ont conservé ses œuvres. Sachons leur en gré; ce dévouement à la beauté littéraire a dû parfois bien leur coûter.

Pour donner une peinture exacte des mœurs antiques, nous ne pouvions mieux faire que de choisir les *Dialogues des courtisanes*, où sont dessinés d'un crayon si délicat et si malin, d'un trait si léger, tant de types charmants de femmes grecques. Le théâtre d'Aristophane n'offre que la caricature de la vie à Athènes; les caractères de Théophraste n'en donnent qu'une vue abstraite; il faut lire les dialogues de Lucien pour en avoir le vivant tableau. Tous les personnages de la société, grands et petits, marchands, guerriers, marins, cultivateurs, y figurent tour à tour, frappés au coin d'une ressemblance parfaite.

Assurément ce n'est pas là qu'on s'avisera de chercher des préceptes de morale. Et pourtant le spectacle de ces petits drames domestiques n'est pas sans profit pour la conduite. On y apprend la vie. Notre siècle aime à s'enquérir, non sans raison, de tout ce qui a vécu et souffert, de tous les sentiments qui ont agité l'âme des hommes ou fait battre leur cœur. Afin d'éclairer sa marche,

d'aller à son but à travers moins d'erreurs, il se plaît à étudier toutes les expériences antérieures, même les moins innocentes, ne fût-ce que pour en constater les résultats et pour en éviter le retour. Or où trouver une satire plus amusante des coquinerics féminines? Sous le scepticisme et la licence de ses peintures, Lucien cache presque toujours une sérieuse leçon.

Sa vie est trop connue pour que nous la racontions après tant d'autres. Né à Samosate, Pan 120 avant Jésus-Christ, il mourut, dit-on, vers 200, ayant vécu sous Trajan, Hadrien, les Antonins et Commode. Ses parents, étant à leur aise, l'avaient placé chez un oncle sculpteur, pour s'y instruire dans cet art. Mais pour son coup d'essai, il brisa une table de marbre; il annonçait ainsi en quelque sorte sa vocation. Plus tard, il parcourut, en qualité de sophiste, l'Asie, la Grèce et la Gaule, semant partout, comme font nos conférenciers, les fruits de sa parole et s'exerçant déjà à la critique amusante des erreurs, des superstitions et des croyances religieuses. Puis il abandonna cet exercice pour se livrer à la composition des nombreux ouvrages qui l'ont immortalisé. Qu'est-il besoin de faire son éloge? On admirera toujours ce bon sens étincelant de verve et d'esprit, cette fine plaisanterie armée et aiguisée d'érudition.

Une seule voix, celle de Saint-Evremond, s'est élevée contre ce concert de louanges. C'est, il est vrai, dans un endroit où il s'efforce d'exalter

Petroné qui, d'après lui, aurait parlé avec plus de convenance le langage de la galanterie. Sa préférence pour l'auteur du *Satyricon* l'a rendu injuste envers Lucien, qu'il rabaisse beaucoup trop. Ne va-t-il pas jusqu'à lui reprocher la franchise de ses tableaux.

« Lucien, dit-il, tout ingénieux qu'il est, devient grossier sitôt qu'il parle d'amour. Ses courtisanes ont plutôt le langage des lieux publics que les discours des ruelles. »

Mais c'est précisément leur principal mérite ! On trouverait leur interprète fort ridicule, s'il leur eût mis aux lèvres le phœbus de l'hôtel de Rambouillet.



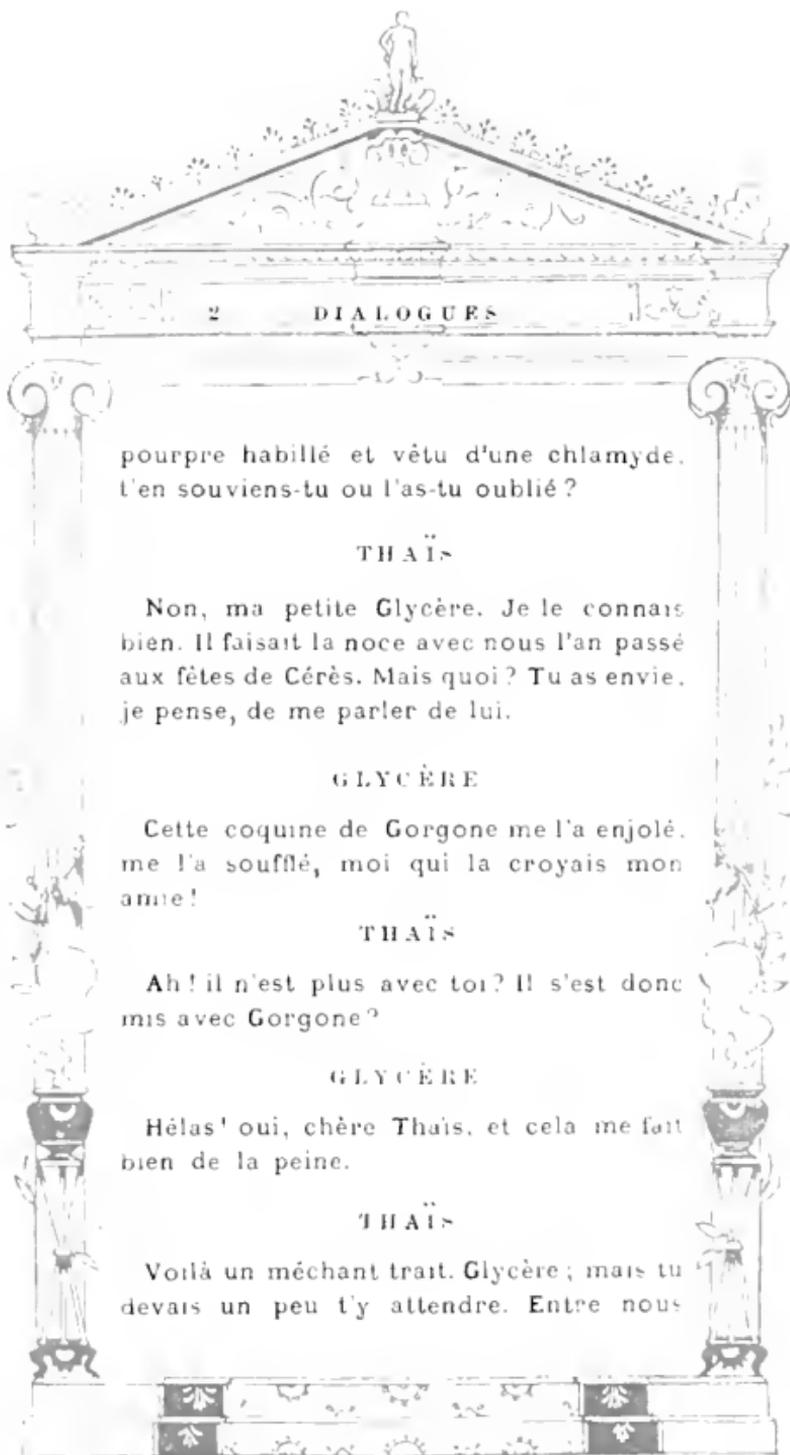
DIALOGUES

I

GLYCÈRE ET THAÏS

GLYCÈRE

Connais-tu, dis, Thaïs, ce soldat qui entretenait jadis Abroton et qui devint ensuite mon amant? Cet Acharnien, tout de



pourpre habillé et vêtu d'une chlamyde.
l'en souviens-tu ou l'as-tu oublié ?

THAÏS

Non, ma petite Glycère. Je le connais bien. Il faisait la noce avec nous l'an passé aux fêtes de Cérès. Mais quoi ? Tu as envie, je pense, de me parler de lui.

GLYCÈRE

Cette coquine de Gorgone me l'a enjolé, me l'a soufflé, moi qui la croyais mon amie !

THAÏS

Ah ! il n'est plus avec toi ? Il s'est donc mis avec Gorgone ?

GLYCÈRE

Hélas ! oui, chère Thais, et cela me fait bien de la peine.

THAÏS

Voilà un méchant trait. Glycère ; mais tu devais un peu t'y attendre. Entre nous

autres courtisanes, cela se fait. Ainsi pas de chagrin, pas de reproches à Gorgone. Abroton, pour le même tour, ne t'en a pas voulu, et vous étiez amies. Ce qui m'étonne, c'est que l'Acharnien trouve à Gorgone quelque chose de beau. A moins d'être aveugle, il a dû s'apercevoir qu'elle n'a presque plus de cheveux, le front déplumé, des lèvres fanées, une bouche de momie, le cou maigre, les veines gonflées, le nez long. Je ne lui vois de bien que la taille, qui n'est pas trop mal tournée, et le sourire, qu'elle a fort engageant.

GLYCÈRE

Tu crois donc que c'est de sa beauté qu'il est amoureux? Ne sais-tu pas que sa mère est la sorcière Chrysarion? Cette femme est habile aux enchantements des Thessaliennes; elle fait descendre la lune sur terre. On dit même que la nuit elle prend son vol. C'est elle qui a rendu cet homme amoureux. Elle lui aura fait avaler quelque philtre. Et maintenant elles font vendange de lui.

THAÏS

Eh bien ! ma petite Glycère, toi, tu feras vendange d'un autre. Et pour celui-là qu'il aille se promener.





II

MYRTIE, PAMPHILE ET DORIS

MYRTIE

Tu vas donc, Pamphile, épouser la fille de Philon, le pêcheur? On dit que c'est fait. Tant de serments que tu m'avais jurés se sont donc évanouis en un instant? Tu oublies ta Myrtie, et cela, Pamphile, quand

je suis à mon huitième mois de grossesse! Tout ce que me vaut ton amour, c'est de m'avoir arrondi la taille. Bientôt il me faudra nourrir un enfant. Quelle charge pour une courtisane! Ne crois pas que je l'expose, surtout si c'est un garçon. Je l'éleverai, je l'appellerai Pamphile; ce sera la consolation de mon amour. Quelque jour il te reprochera en face d'avoir trahi sa malheureuse mère. Ce n'est pas une beauté cependant que ta future. Je la vis, il n'y a pas longtemps, aux Thesmophories. Je ne me doutais pas qu'elle serait cause que je ne verrais plus Pamphile. Avant de l'épouser, au moins, je t'en prie, examine-la, pour n'avoir pas un jour à regretter d'avoir pris une femme dont les yeux verts se regardent. D'ailleurs, n'as-tu pas vu Philon, le père de cette belle fiancée? Cela suffit, il n'est pas besoin de voir la fille.

PAMPHILE

Vas-tu longtemps me corner tes folies, ô Myrtie? Que veux-tu dire avec ce beau mariage? Est-ce que je sais, moi, si cette fille est jolie ou camuse? Sais-je seulement

si Philon d'Alopèce, car je suppose que c'est de lui qu'il s'agit, a une fille en âge d'être mariée? Il n'est pas, d'ailleurs, l'ami de mon père: dernièrement, je m'en souviens, ils ont eu un procès pour affaire. Il devait, je crois, un talent à mon père, et ne voulait pas le lui payer : mon père le cita au tribunal de la marine. Philon eut toutes les peines du monde à lâcher son argent. Encore ne donna-t-il pas tout, à ce que j'ai vu. Si le cœur m'en disait tant de me marier, est-ce que je prendrais la fille à Philon, moi qui ai refusé celle de Déméas, ma cousine du côté de ma mère et dont le père commandait notre armée l'an passé. Qui t'a dit cela? Est-ce toi qui t'es mis dans la tête une jalousie si ridicule?

MYRTIE

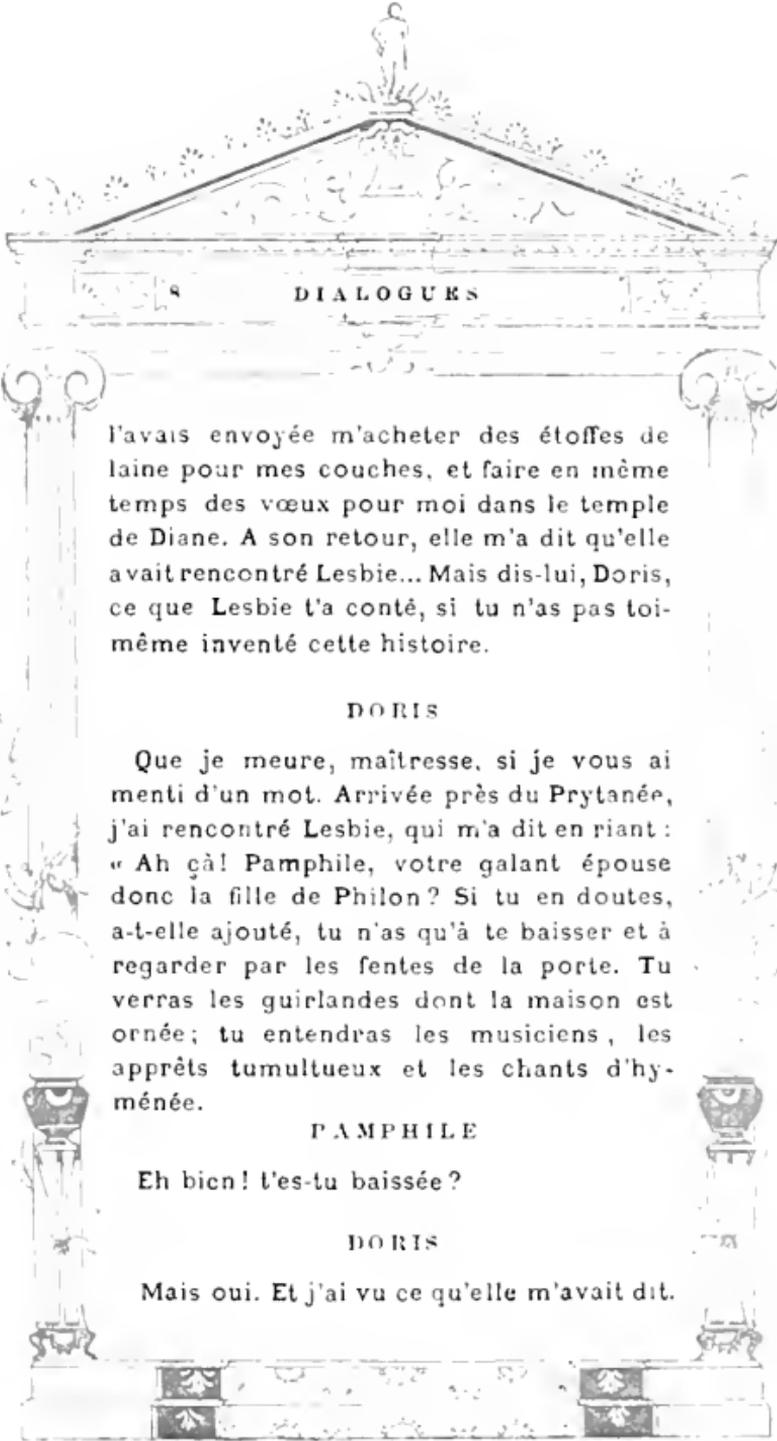
Vrai! Pamphile; tu n'épouses pas?

PAMPHILE

Tu es folle ou tu es ivre. Hier cependant nous n'avons pas fait d'excès.

MYRTIE

C'est Doris qui m'a causé ce chagrin. Je



DIALOGUES

l'avais envoyée m'acheter des étoffes de laine pour mes couches, et faire en même temps des vœux pour moi dans le temple de Diane. A son retour, elle m'a dit qu'elle avait rencontré Lesbie... Mais dis-lui, Doris, ce que Lesbie t'a conté, si tu n'as pas toi-même inventé cette histoire.

DORIS

Que je meure, maîtresse, si je vous ai menti d'un mot. Arrivée près du Prytanée, j'ai rencontré Lesbie, qui m'a dit en riant : « Ah çà ! Pamphile, votre galant épouse donc la fille de Philon ? Si tu en doutes, a-t-elle ajouté, tu n'as qu'à te baisser et à regarder par les fentes de la porte. Tu verras les guirlandes dont la maison est ornée ; tu entendras les musiciens, les apprêts tumultueux et les chants d'hyménée.

PAMPHILE

Eh bien ! l'es-tu baissée ?

DORIS

Mais oui. Et j'ai vu ce qu'elle m'avait dit.

PAMPHILE

Ah ! je comprends maintenant d'où vient ton erreur. Lesbie ne t'a pas absolument fait un conte ; ce que tu as dit à Myrtie est vrai. Mais vous avez eu tort de vous alarmer ; il ne s'agit d'aucun mariage pour moi. Hier soir, je m'en souviens, ma mère me dit, quand je rentrai de chez vous : « Pamphile, tu connais Charmide, le fils d'Aristénète, notre voisin Il est de ton âge et le voilà cependant qui se marie et se range. Quand cesseras-tu de vivre avec une courtisane ? Je fis le sourd et j'allai me coucher. Ce matin, j'ai couru ici dès la pointe du jour. Voilà, sans doute, pourquoi je n'ai rien vu des préparatifs dont parle Doris. Si tu as des doutes, retournes-y, Doris, examine avec attention non pas l'entrée de la maison, mais la porte même, et tu verras que c'est celle du voisin qui est ornée de guirlandes.

MYRTIE

Ah ! Pamphile, tu me rends la vie. Je me serais pendue, si tu m'avais joué ce tour.

L'AMPHILE

Mais il n'en est pas question. Serais-je si fou que d'oublier ma chère Myrtie, surtout quand elle porte dans son sein un fruit de nos amours ?





III

PHILINNA ET SA MÈRE

LA MÈRE

Es-tu folle, Philinna? Qu'avez-vous eu hier au souper? Ce matin Diphile est venu me trouver la larme à l'œil et me dire ce que tu lui fais souffrir. Tu avais trop bu; tu t'es levée, malgré sa défense, pour danser, et tu as donné un baiser à Lamprias.

son ami. Tu as quitté Diphile qui enrageait pour aller t'asseoir à côté de Lamprias que tu as embrassé. Cette nuit, tu as refusé de coucher avec lui. Malgré ses pleurs, tu as mieux aimé t'étendre seule sur un lit, tu l'es mise à chanter pour le narguer.

PHILINNA

Il ne vous a pas dit ce qu'il a fait, lui. Sans cela, vous ne le défendriez pas quand c'est moi qu'il outrage. Il est allé coqueter avec Thaïs, l'amie de Lamprias, avant son arrivée. Il voyait bien, à ma mine, que ce jeu me déplaisait. Il a pris Thaïs par le bout de l'oreille, lui a fait plier le cou et lui a donné un baiser à lui emporter les lèvres. Je pleurai. Il se mit à rire et à chuchoter à l'oreille de Thaïs mille choses contre moi qui la faisaient sourire. Quand ils se furent rassasiés de baisers, Lamprias arriva enfin. Je me mis tout de même à table sur le lit de Diphile pour qu'il n'eût pas de reproche à me faire. Thaïs, se levant la première, se mit à danser en affectant de montrer sa jambe, comme s'il n'y avait qu'elle pour l'avoir belle. Quand elle eut fini, Lamprias ne dit mot; mais Diphile se

mit à vanter Thaïs, ses grâces, sa légèreté, ses mouvements et ses pas, toujours en cadence avec la cithare, et sa jambe si belle! Et patati et patata. Tu l'as vue, mère, aux bains; tu sais comme elle est faite! Mais elle-même se prit à me provoquer. Si certaine personne, dit-elle, n'a pas peur de montrer ses jambes maigres, qu'elle se lève et danse à son tour. Aussitôt je me levai et je dansai. Comment faire autrement? Fallait-il souffrir ses injures, avoir l'air de leur donner raison? Fallait-il la reconnaître reine du banquet?

LA MÈRE

Tu es trop fière, ma fille. On ne fait pas attention à ces plaisanteries. Et après?

PHILINNA

Chacun m'a comblée d'éloges. Diphile seul, étendu sur le dos, comptait les solives tandis que je dansais. Il n'a cessé que lorsque la fatigue m'a arrêtée.

LA MÈRE

Mais as-tu donné des baisers à Lamprias? As-tu quitté ta place pour l'embrasser?

Tu ne réponds pas. C'est impardonnable.

PHILINNA

Petite mère, je voulais rendre à Diphile ce qu'il m'avait fait.

LA MÈRE

Était-ce une raison de ne pas vouloir coucher avec lui? Tu as chanté toute la nuit, tandis qu'il pleurait. Ah! ma fille, ne sais-tu pas que nous sommes pauvres? As-tu oublié ce que nous avons reçu de lui? Quel hiver nous aurions passé, si Vénus ne nous eût envoyé cette bonne paye.

PHILINNA

Faut-il que je supporte ses outrages?

LA MÈRE

Fâche-toi, mais ne le dédaigne pas. Tu ne sais pas que l'amour, si on le repousse, s'éteint bientôt et se tue lui-même. Tu as tort de faire la difficile avec ton amant. Tu sais le proverbe : prends garde, si tu tires trop sur lui, que la corde ne casse.



IV

MÉLISSA ET BACCHIS

MÉLISSA

Si tu connaissais, Bacchis, quelque vieille qui sache, comme les femmes de Thessalie, rendre par ses enchantements les gens aimables et faire aimer ceux que l'on déteste, tu me rendrais bien service de me l'amener. Je lui donnerais volontiers mes robes

et mes bijoux, pourvu que son art ramenât Charinus dans mes bras et lui fit exécuter Simiqué, au lieu de moi.

BACCHIS

Quoi! Mélissa, Charinus n'est plus avec toi! Il entretient Simiqué! C'est donc par amour pour elle qu'il a bravé la colère de ses parents et refusé d'épouser une riche héritière avec une dot de cinq talents? Car c'est là ce que tu m'as dit.

MÉLISSA

Oui, chère Bacchis, tout est perdu pour moi. Voilà cinq jours pleins que je ne l'ai vu. Il fait maintenant la noce avec Simiqué chez son camarade Pammène.

BACCHIS

Pauvre Mélissa! je te plains. Mais qui a pu vous brouiller ainsi? Sans doute il avait des raisons pour te planter là?

MÉLISSA

Je n'en sais rien. Hier, au retour du Pirée, où son père, je crois, l'avait envoyé réclamer de l'argent qu'on leur devait, il

est entré chez moi sans me regarder et quand, suivant mon habitude, j'ai couru pour l'embrasser : « Laisse-moi, a-t-il dit en me repoussant, va trouver le pilote Hermotime, va lire aux murs du Céramique ton nom et le sien gravés sur une colonne où chacun peut les voir. — Quel Hermotime? lui dis-je, quelle colonne? » Mais lui, sans répondre et sans vouloir rien prendre, est allé se coucher le nez contre le mur. Que n'ai-je pas essayé pour le ramener! Que de caresses inutiles! Je le pressais doucement dans mes bras : je lui baisais le dos. L'ingrat! froid comme marbre, dur comme pierre : « Laisse-moi, disait-il, si tu continues de m'ennuyer quoiqu'il soit minuit, j'irai coucher dehors.

BACCHIS

Est-ce que tu connais cet Hermotime?

MÉLISSA

Puisses-tu me voir encore plus malheureuse si je connais ce pilote. Cependant, au chant du coq, Charinus s'éveille et s'en va au point du jour. Voulant m'assurer si,

comme il me l'avait reproché, mon nom était sur le mur du Céramique, j'ai envoyé Acis y voir. Elle n'a trouvé que ces mots : *Mélissa aime Hermotime*, et plus bas, *le pilote Hermotime aime Mélissa*.

BACCHIS

Mauvaise plaisanterie de quelque jeune homme ! Je vois ce que c'est. Pour faire pièce à Charinus, que l'on sait jaloux, on aura mis cette inscription qu'il a gobée aussitôt. A notre première rencontre, je lui parlerai. C'est un enfant.

MÉLISSA

Où pourras-tu le voir ? Tout le jour il s'enferme avec Simiqué. Ses parents l'ont inutilement envoyé demander ici. Ah ! Bacchis, si je trouve la vicille que je t'ai dit, cela me sauvera la vie.

BACCHIS

Il y a, ma chère, une gaillarde, une Syrienne, magicienne excellente ; elle m'a un jour raccommodée avec Phantias qui, pour

un rien, comme ton Charinus, s'était fâché. Au bout de quatre mois d'absence, par ses enchantements, elle m'a ramené mon infidèle, alors que je commençais à perdre espoir.

MÉLISSA

Qu'a-t-elle fait pour cela, dis, t'en souviens-tu ?

BACCHIS

Elle ne prend pas bien cher. Je m'en suis tirée avec un pain et une drachme. Il faut en outre apporter du sel, sept oboles, du soufre et un flambeau. La vieille les prend. On verse encore du vin dans un vase et elle le boit seule. Il faudra aussi avoir un objet qui ait appartenu à ton amant, un habit, une chaussure ou des cheveux.

MÉLISSA

Justement, j'ai ses sandales.

BACCHIS

Elle les suspendra à un pieu, dessous brûlera du soufre, répandra du sel sur le brasier en prononçant vos deux noms, le



rien et celui de ton amant ; puis, tirant une boule de son sein, elle la fera tourner et marmottera rapidement son enchantement composé de plusieurs mots barbares qui font frémir. C'est ainsi qu'elle fit pour moi. Bientôt après, Phantias, malgré ses camarades et malgré les supplications de Phobis, avec qui il vivait, revint à moi, cédant à la force du charme. Bien plus, la vieille m'apprit un secret pour souffler à Phantias la haine la plus vive contre Phobis ; il s'agissait de suivre à la trace les pas de cette fille et de les effacer en posant le pied droit où elle avait mis le gauche, et le gauche sur la trace de son pied droit, en disant : *Je marche sur toi, je sus sur toi.* C'est ce que je fis comme elle avait prescrit.

MÉLISSA

Allons, chère Bacchis, vite, fais venir cette Syrienne. Toi, Acis, prépare du soufre, un pain et tout ce qu'il faut pour l'enchantement.



V

CLONARION ET LEÆNA

CLONARION

On en dit de drôles sur ton compte, Leæna. Il paraît que Mégilla, cette riche dame de Lesbos, te traite comme ferait un homme. Voyons, tu rougis? Parle; qu'y a-t-il de vrai?

LEËNA

Il y a bien quelque chose, j'en suis confuse. C'est monstrueux !

CLOVARION

Qu'est-ce donc, par Cérés ? Que te veut-elle ? Que faites-vous ensemble ? Si tu m'aimais, tu ne me le cacherais pas.

LEËNA

Je t'aime plus que personne ; mais cette femme a des goûts bien masculins.

CLOVARION

Si je te comprends c'est sans doute quelque femme, comme il y en a tant à Lesbos, qui n'aiment pas les hommes.

LEËNA

C'est à peu près cela.

CLOVARION

Dis-moi tout, Lcæna, comment elle s'est déclarée, ta séduction et le reste.

LEÆNA

Étant en partie avec Démonassa de Corinthe, qui a les mêmes goûts, elles me firent venir pour les amuser de ma cithare. Quand j'eus fini de chanter, il était tard; elles étaient en train et elles me retirèrent : « Voyons, Leæna, dit Mégilla, il va faire bon dormir, tu coucheras entre nous deux. »

CLONARION

Bien ! et puis ?

LEÆNA

Puis, elles m'ont embrassée comme des hommes. Démonassa même me mordait en guise de baisers. Je ne savais pas où elles en voulaient venir. Enfin Mégilla échauffée enlève sa perruque, qui est faite à s'y méprendre, et paraît la tête nue et rase comme un athlète, ce qui me surprit. « Leæna, me dit-elle, as-tu jamais vu un plus beau garçon ? — Je n'en vois point, lui répondis-je. — Ne me fais pas injure en m'appelant Mégilla ; je suis Mégille et voilà ma femme

(montrant Démonassa). » A ces mots, je me pris à rire : « Quoi ! lui dis-je, sans le savoir vous étiez un homme, comme Achille caché parmi les filles sous ses habits de pourpre ? Mais alors vous agissez en mari avec Démonassa ? — Non, dit-elle, mais je n'en ai pas besoin. Si tu veux, tu me verras faire. — Vous êtes donc, lui dis-je, hermaphrodite comme ce fameux devin de Thèbes dont Isménodore, la joueuse de flûte, m'a raconté l'histoire aux fêtes de l'Amour, qui devint homme après avoir été femme. Vous est-il arrivé quelque chose de pareil ? — Non, dit-elle, mais j'ai toutes les passions et les inclinations d'un homme. — Est-ce que les désirs vous suffisent ? — Laisse-toi faire, Leœna, tu verras. » Je cédaï, Clonarion, car elle m'avait donné un beau collier et une robe de lin du plus fin tissu.

CLONARION

Mais qu'a-t-elle fait ? Comment s'y est-elle pris ? C'est là ce qu'il me faut dire.

LEENA

Non, tu es trop curieuse ; assez comme
cela. Par Vénus, je ne dirai plus rien.







VI

CROBYLE ET CORINNE

CROBYLE

Eh bien ! Corinne, ce n'est pas une chose si terrible de cesser d'être fille, tu le vois maintenant, et de vivre avec un beau jeune homme qui te donne tout de suite une *mine*, avec laquelle je vais t'acheter un collier

CORINNE

Oui, maman. Surtout, qu'il ait de belles pierres couleur de feu, comme celui de Philœnis.

CROBYLE

Il sera tout pareil. Mais ce n'est pas tout : écoute, ma fille, ce que tu as à faire et comme il te faut conduire avec les hommes. Tu sais que nous n'avons que cela pour vivre. Depuis deux ans que ton père a passé dans un monde meilleur, tu as vu combien nous avons eu de peine à subsister. Tant qu'il vivait, nous ne manquions de rien ; c'était le plus fameux forgeron du Pirée. Il n'y a qu'une voix là-dessus : on ne reverra jamais de forgeron comme Phylinos. Après sa mort, je fus d'abord obligée de vendre ses tenailles, son enclume et ses marteaux, le tout deux mines, dont nous vécûmes quelque temps. Puis, à tisser, à ourdir, à filer, j'ai gagné notre pain à grand'peine. Je t'ai nourrie jusqu'à présent, ma fille, n'ayant qu'une espérance.

CORINNE

Vous voulez parler de la mine ?

CROBYLE

Non mais j'ai pensé que te voilà en âge de me nourrir à ton tour, en te procurant à toi-même de belles toilettes, de superbes parures, des robes de pourpre, des servantes.

CORINNE

Comment cela, maman ? Que voulez-vous dire ?

CROBYLE

En menant joyeuse vie avec les jeunes gens et en couchant avec eux, moyennant finance.

CORINNE

Comme Lira, la fille de Daphnis.

CROBYLE

Oui.

CORINNE

Mais c'est une hétaïre !

CROBYLE

Et quel mal à cela ! Tu seras riche comme elle, avec beaucoup d'amants. Tu pleures, Corinne ? Ne vois-tu pas combien il y a de



ces femmes, comme on les recherche, l'argent qu'elles gagnent? J'ai connu Daphnis avant que sa fille eût fleur d'âge. O bonne Adrasie, comme elle traînait la guenille! Vois maintenant, comme elle est mise! De l'or, des robes brodées, quatre servantes!

CORINNE

Où a-t-elle gagné tout cela?

CROBYLE

D'abord par sa parure élégante, par les grâces de son maintien, par l'air aimable qu'elle a avec tout le monde. Elle ne rit pas, comme toi, à chaque instant, mais elle sourit d'une façon gracieuse et séduisante. Elle traite tous les hommes poliment, sans tromper ceux qui viennent la voir ou qui l'envoient chercher, mais aussi sans s'attacher à aucun. Si on la convie à un festin avec quelque présent, au lieu de s'y enivrer, ce qui est ridicule et ce que les hommes détestent; au lieu de dévorer avec avidité comme une mal élevée, elle touche délicatement les mets du bout des doigts,



croque chaque bouchée sans bruit et sans se remplir la bouche, boit doucement, non d'un seul trait, mais à petits coups.

CORINNE

Et quand elle a bien soif?

CROBYLE

Surtout quand elle a soif, ma fille. Elle ne parle pas plus qu'il ne faut, ne raille pas les convives, n'a d'yeux que pour celui qui l'a payée. Aussi tout le monde l'aime. Quand il faut se mettre au lit, elle ne montre ni empressement ni froideur; elle ne songe qu'à charmer son amant et à se l'attacher. C'est là surtout ce que les hommes aiment en elle. Si tu prends ses manières, nous serons aussi heureuses qu'elle; car tu es bien mieux. O Adrasie! je n'en dis pas plus. Que les dieux seulement te prêtent vie!

CORINNE

Dis-moi, maman, tous les amants ressemblent-ils à Eucritos, celui d'hier?

CROBYLE

Il y en a de mieux ; d'autres sont plus hommes faits ; il y en a aussi de moins bien.

CORINNE

Et il faudra aussi coucher avec eux ?

CROBYLE

Eh oui, ma fille. Ce sont ceux-là qui donnent le plus. Les beaux ne payent que de mine. Songe avant tout à te faire des amants généreux, si tu veux que d'ici à peu on dise en te montrant : « Voyez Corinne, la fille de Crobyle, comme elle est riche, et que sa mère est heureuse ! Qu'en dis-tu ? Feras-tu ce que je te dis ? Oui, tu le feras, j'en suis sûre et bientôt tu éclipseras toutes les autres. Maintenant, va prendre ton bain. Il peut se faire qu'Eucrios revienne aujourd'hui ; il me l'a promis.





VII

MUSARIE ET SA MÈRE.

LA MÈRE

S'il nous vient encore un amoureux comme Chéréas, il faudra, ma fille, immoler une chèvre blanche à Vénus populaire, une génisse à Vénus Uranie et à celle qui est dans les jardins. offrir une couronne

à la déesse des richesses, car nous serons vraiment heureuses, oh ! trois fois heureuses. Tu vois tout ce que nous recevons de ce jeune homme : tu n'as eu encore ni sou, ni robe, ni bottines, ni parfums. Ah ! des promesses, des espérances à long terme ! C'est tous les jours la même chanson : « Si mon père... Quand je serai maître de ma fortune, tout sera à toi » Et tu prétends qu'il a juré de t'épouser.

MUSARIE

Oui, mère, il l'a juré par les deux Déeses et par Minerve Poliade.

LA MÈRE

Et tu le crois bêtement ? C'est peut-être pour cela que l'autre jour, comme il n'avait pas de quoi payer son écot, tu lui as donné ton anneau en te cachant de moi ; il a été le vendre pour boire. Et tu lui as donné encore ces deux colliers d'Ionie, pesant chacun deux dariques, et que Prantias de Chio, le patron de navire, t'avait rapportés d'Éphèse, où il les avait commandés. Il fallait bien que Chéréas eût de quoi payer son

écot, dans les débauches avec ses amis. Je ne parle pas de tes tuniques dont tu lui as fait cadeau. En vérité, ce garçon-là est un trésor que Mercure a fait tomber chez nous.

MUSARIE

Mais il est beau, ma mère; il n'a pas de barbe. Il me dit qu'il m'adore, et il répand des larmes si touchantes! D'ailleurs il est fils de Deinomaque et de Lachès, sénateur de l'Aréopage. Il promet de m'épouser; nous avons tout à espérer avec lui, dès que son vieux papa aura fermé l'œil.

LA MÈRE

Ainsi, quand nous aurons besoin de chaussures et que le cordonnier demandera deux drachmes, nous lui dirons : « Il n'y a pas d'argent, mais si vous voulez quelques espérances? » Autant nous en dirons au boulangier. Quand on nous demandera notre loyer : « Attendez que Lachès de Colytte soit mort : nous vous payerons après le mariage. » N'as-tu pas de honte d'être la seule de tes compagnes qui n'ait ni pendants d'oreilles, ni colliers, ni robe de Tarente?

MUSARIE

Eh bien, ma mère, sont-elles plus heureuses ou plus jolies que moi?

LA MÈRE

Non, mais elles sont plus adroites; elles savent leur métier et ne s'en rapportent pas à de belles paroles ni à de jeunes blancs-becs qui ont toujours les serments aux lèvres. Toi, tu te piques de fidélité, tu l'aimes comme s'il était ton époux et tu ne reçois que lui. L'autre jour, lorsque ce laboureur d'Acharnes vint t'offrir deux mines, prix du vin que son père l'avait envoyé vendre, tu le refusas d'un air dédaigneux. Il est jeune cependant, lui aussi, et sans barbe; mais tu avais promis ta nuit à ton Adonis.

MUSARIE

Eh quoi? fallait-il planter là Chéréas pour recevoir un rustre qui pue le bouc? Au moins Chéréas a la peau douce, tandis que ce pourceau d'Acharnien...

LA MÈRE

J'en conviens; c'est un manant qui ne sent pas bon. Mais Antiphon, fils de Mé-

nécrate, qui te promettait une mine, pourquoi ne l'as-tu pas reçu ? Il est beau, galant, de l'âge de Chéréas.

MUSARIE

Ah ! ma mère, Chéréas m'a menacée de nous tuer tous deux, s'il nous trouvait ensemble.

LA MÈRE

Il y en a bien d'autres qui ont fait de ces menaces. Avec cela, tu n'auras pas d'amants. Au lieu de mener la vie en courtisane, tu vivras chastement en prêtresse de Cérés. A propos, c'est aujourd'hui la fête de cette déesse ; que t'a-t-il donné pour t'y amuser ?

MUSARIE

Rien, maman.

LA MÈRE

C'est donc le seul garçon qui ne sache rien tirer de son père ! Ne peut-il lui expédier un valet fripon, demander de l'argent à sa mère, en la menaçant, si elle refuse, de s'embarquer pour l'armée ? Non, il préfère rester planté chez nous, à nous ruiner, ne donnant rien et empêchant les

autres de donner. Crois-tu donc, Musarie que tu auras toujours tes seize ans, que Chéréas sera toujours si chaud pour toi, lorsqu'il roulera sur l'or et que sa mère lui aura trouvé quelque riche parti? La vue d'une dot de cinq talents ne lui fera-t-elle pas tout oublier, ses serments, ses larmes et les baisers?

MUSARIE

Non, maman; il n'oubliera rien. J'en ai pour garant son refus de se marier jusqu'à ce jour. Malgré les instances et la contrainte, il n'a jamais voulu.

LA MÈRE

Fasse le ciel qu'il ne te trompe pas! Mais, dans ce cas, je te ferai souvenir de ce que je t'ai dit, ô Musarie.



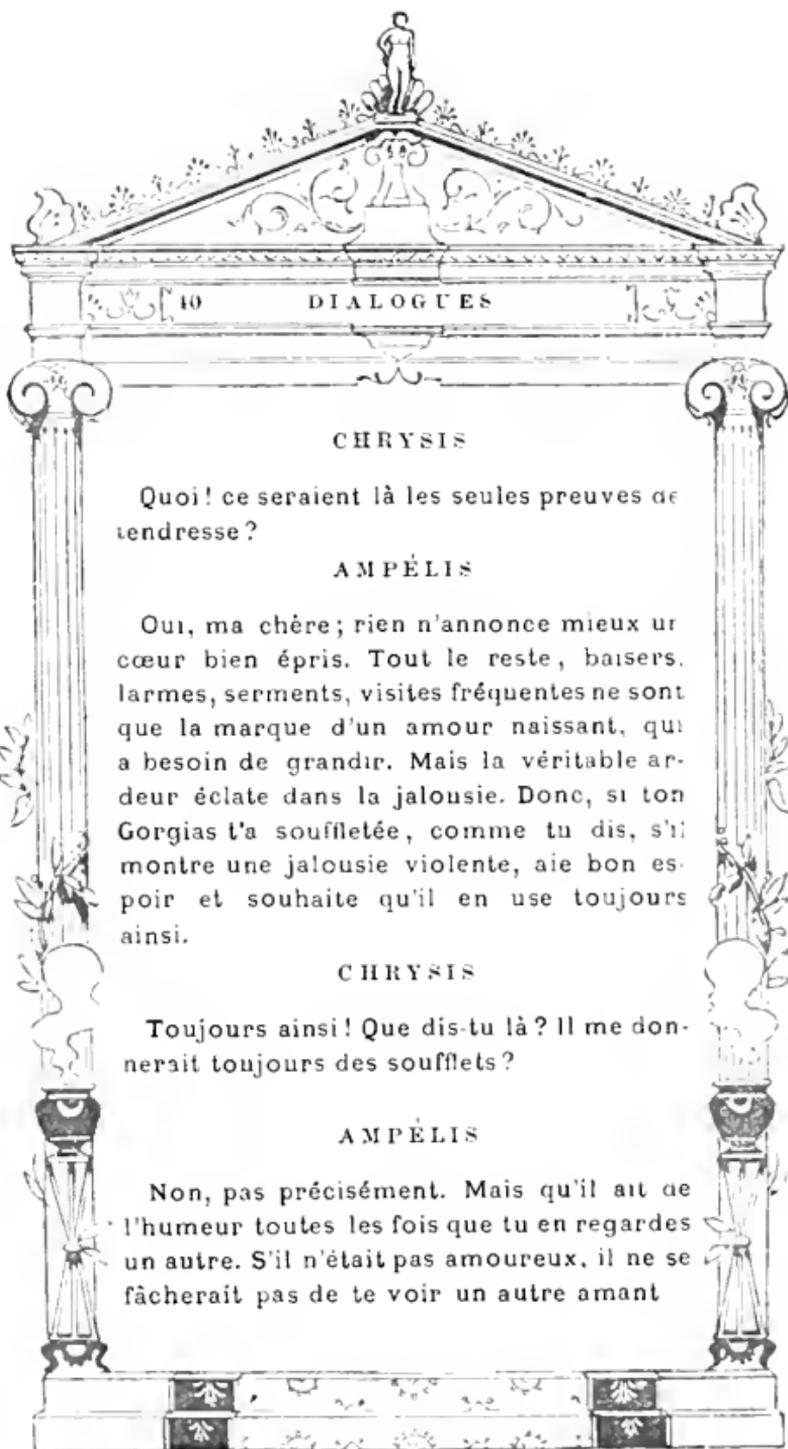


VIII

AMPÉLIS ET CHRYSIS

AMPÉLIS

Quand on n'est pas jaloux, Chrysis, qu'on ne se met pas en colère, qu'on ne donne pas de soufflets, qu'on n'arrache pas de cheveux, qu'on ne déchire pas de robe c'est qu'on n'est pas amoureux.



CHRYISIS

Quoi ! ce seraient là les seules preuves de tendresse ?

AMPÉLIS

Oui, ma chère ; rien n'annonce mieux un cœur bien épris. Tout le reste, baisers, larmes, serments, visites fréquentes ne sont que la marque d'un amour naissant, qui a besoin de grandir. Mais la véritable ardeur éclate dans la jalousie. Donc, si ton Gorgias t'a souffletée, comme tu dis, s'il montre une jalousie violente, aie bon espoir et souhaite qu'il en use toujours ainsi.

CHRYISIS

Toujours ainsi ! Que dis-tu là ? Il me donnerait toujours des soufflets ?

AMPÉLIS

Non, pas précisément. Mais qu'il ait de l'humeur toutes les fois que tu en regardes un autre. S'il n'était pas amoureux, il ne se fâcherait pas de te voir un autre amant.

CHRYISIS

Mais je n'en ai point. C'est sans motif qu'il me soupçonne d'aimer le jeune Crésus dont j'ai, l'autre jour, parlé étourdiment devant lui.

AMPÉLIS

C'est bon signe pour toi que l'on te soupçonne d'être recherchée par les riches. Ton amant en aura plus de tintouin; il se piquera d'honneur et craindra de rester en arrière de ses rivaux.

CHRYISIS

Oui, mais en attendant, il ne fait que se mettre en colère et me donner des soufflets; c'est tout ce que j'ai eu de lui.

AMPÉLIS

Il te donnera plus tard. Les jaloux deviennent généreux à la fin.

CHRYISIS

Mais je ne vois pas, ma petite Ampélis, pourquoi tu veux que je reçoive des soufflets.

AMPÉLIS

Mais non. Je te dis seulement qu'ils deviennent fort amoureux quand ils croient qu'on les dédaigne. Tout au contraire, aussitôt qu'un amant se croit seul aimé, son ardeur s'éteint. Je te parle d'après une expérience de vingt ans, et tu en as dix-huit à peine; veux-tu que je te raconte ce qui m'arriva il y a quelque temps? J'avais pour amant l'usurier Démophante, qui demeure derrière le Pœcile. Il ne m'avait jamais donné plus de cinq drachmes et voulait me faire la loi. Son amour n'était qu'à fleur de peau, ni soupirs, ni larmes, ni gardes montées à ma porte la nuit. De loin en loin il passait tout bêtement la nuit avec moi. Un jour il se présente et je lui ferme la porte au nez. J'avais chez moi le peintre Calliade, qui m'avait envoyé dix drachmes. D'abord mon vieil usurier partit en pestant contre moi. Au bout de quelques jours, je ne l'avais pas envoyé chercher et Calliade était encore chez moi, le voila qui s'échauffe et arrive tout bouillant. La porte était ouverte : il entre, pleure.

me frappe, menace de m'occire, déchire ma robe, fait les cent coups et finit par me donner un talent qui lui valut une fidélité de huit mois. Sa femme disait à tout le monde que je l'avais ensorcelé; mais la jalousie avait tout fait. Uses-en, Chrysis, avec ton Gorgias. C'est un garçon qui sera riche, après son père.







IX

DORCAS, PANNYCHIS.
PHILOSTRATE,
POLÉMON, PARMÉNON

DORCAS

Nous sommes flambées, maîtresse, nous sommes perdues. Polémon est revenu. dit-on, de l'armée tout cousu d'or. Je l'ai vu

passer avec un manteau de pourpre retenu par une agrafe d'or et suivi d'une foule de valets. Aussitôt que ses amis l'ont aperçu, ils ont couru l'embrasser. En ce moment, j'ai vu derrière lui le garçon qu'il avait avant de partir. Je suis allé à lui et, l'abordant la première : « Eh bien, Parménon, ai-je dit, comment vont les affaires? Que nous rapportez-vous de bon de la guerre? »

PANNYCHIS

Il ne fallait pas lui jeter cela tout de suite, mais : « Ah! Dieu merci, vous voilà bien portants; grâces en soient rendues à Jupiter hospitalier et à Minerve guerrière! Ma maîtresse me parlait de vous tous les jours, me demandait où vous étiez, ce que vous faisiez. » Si même tu avais ajouté : « Elle n'a fait que pleurer, que penser à Polémon. » Cela n'en aurait que mieux valu.

DORCAS

C'est par là que j'avais débuté. Je ne voulais pas vous le répéter, impatiente que je suis de vous dire ce que j'ai appris. Dès

que je fus auprès de Parménon : « Les oreilles ont dû souvent vous corner, lui dis-je, ma maîtresse ne parlait que de vous et ne cessait de pleurer, surtout quand elle recevait des nouvelles d'un combat où l'on disait qu'il y avait eu beaucoup de morts ; elle s'arrachait les cheveux, se frappait le sein et fondait en larmes à chaque nouvelle. »

PANNYCHIS

Parfait, Dorcas. Voilà ce qu'il fallait.

DORCAS

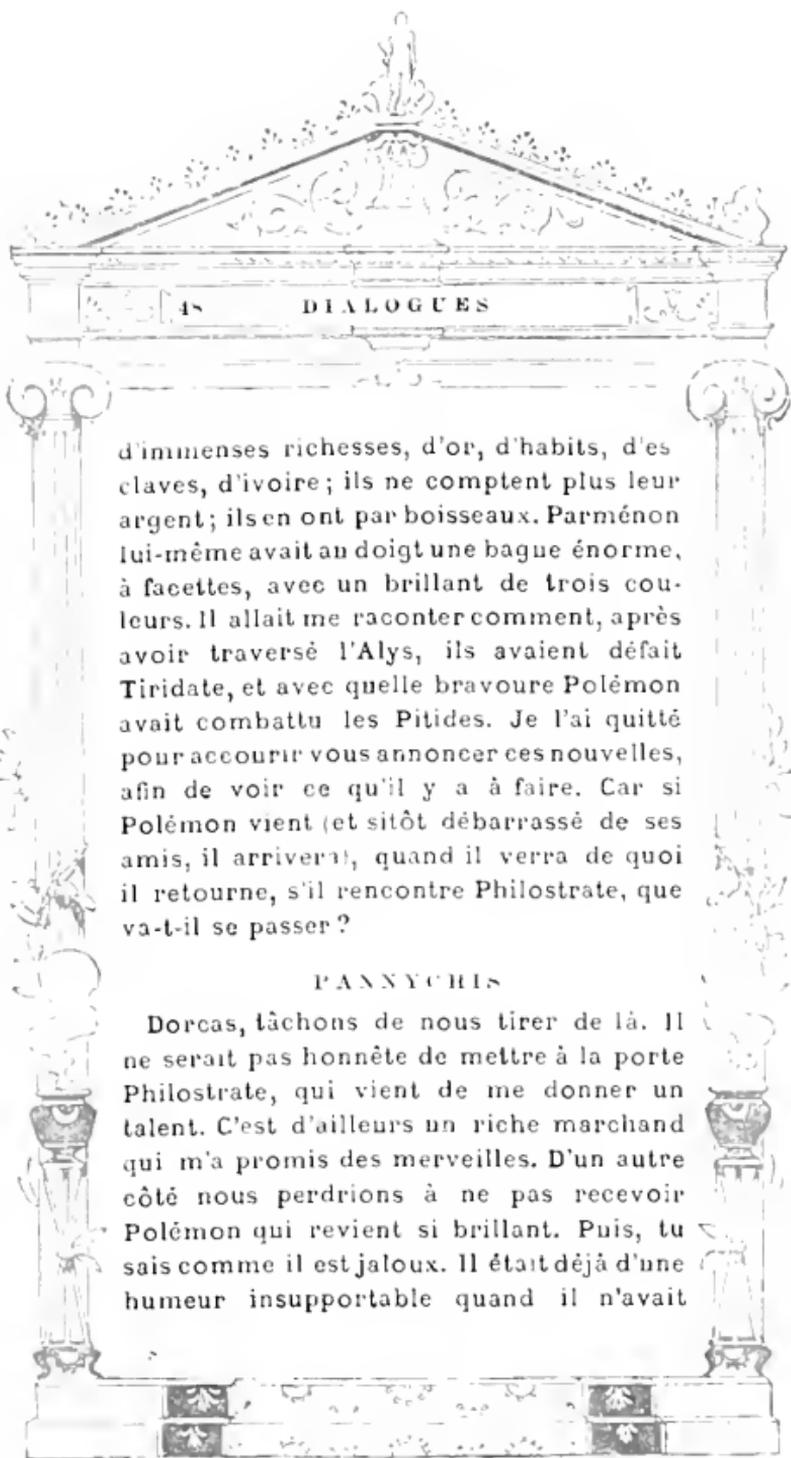
Je lui ai demandé un moment après ce que je vous ai dit. Alors lui : « Nous revenons fiers, dit-il. »

PANNYCHIS

Comment ! son premier mot n'a pas été que Polémon ne m'avait pas oubliée, et désirait me retrouver vivante ?

DORCAS

Il m'a bien dit quelque chose d'approchant. Mais l'essentiel, c'est qu'il a parlé



d'immenses richesses, d'or, d'habits, d'esclaves, d'ivoire ; ils ne comptent plus leur argent ; ils en ont par boisseaux. Parménon lui-même avait au doigt une bague énorme, à facettes, avec un brillant de trois couleurs. Il allait me raconter comment, après avoir traversé l'Alys, ils avaient défait Tiridate, et avec quelle bravoure Polémon avait combattu les Pitides. Je l'ai quitté pour accourir vous annoncer ces nouvelles, afin de voir ce qu'il y a à faire. Car si Polémon vient (et sitôt débarrassé de ses amis, il arrivera), quand il verra de quoi il retourne, s'il rencontre Philostrate, que va-t-il se passer ?

PANNYCHIS

Dorcas, tâchons de nous tirer de là. Il ne serait pas honnête de mettre à la porte Philostrate, qui vient de me donner un talent. C'est d'ailleurs un riche marchand qui m'a promis des merveilles. D'un autre côté nous perdriens à ne pas recevoir Polémon qui revient si brillant. Puis, tu sais comme il est jaloux. Il était déjà d'une humeur insupportable quand il n'avait

rien : riche aujourd'hui, que ne fera-t-il pas ?

DORCAS

Le voilà qui vient !

PANNYCHIS

Ah ! Dorcas, je me sens mal. Que faire ?
Je tremble de peur.

DORCAS

Voilà aussi Philostrate.

PANNYCHIS

Que devenir ? Oh ! si la terre pouvait
s'ouvrir !

PHILOSTRATE

Eh bien, Pannychis, quand nous mettons-
nous à table ?

PANNYCHIS

Ah, misérable ! tu me tues. — Bonjour,
Polémon ; il y a longtemps qu'on ne t'a
vu.

POLEMON

Quel est cet individu-là ? Tu ne réponds

pas. Bien! C'est fini, Pannychis! Moi qui n'ai mis que cinq jours à voler des Thermopyles ici, et pour retrouver une telle femme! Ah! je ne l'ai pas volé. Merci, dorénavant tu ne me prendras plus rien.

PHILOSTRATE

Qui êtes-vous, mon ami?

POLÉMON

Connaissez-vous Polémon de Stirie, de la tribu de Pandion, qui a commandé autrefois mille hommes et aujourd'hui cinq mille, amant de Pannychis avant qu'elle fût folle?

PHILOSTRATE

Pannychis est à moi maintenant. Je lui ai donné un talent et je doublerai la somme dès que j'aurai vendu mes marchandises. Viens, Pannychis. Que ce soldat aille au diable, s'il veut, faire la guerre.

DORCAS à Philostrate

Elle ira, si elle veut; elle est libre, je pense?

PANNYCHIS

Que faut-il faire, Dorcas ?

DORCAS

Rentrez chez vous ; cela vaut mieux. Polémon est trop en colère pour vous exposer à rester avec lui. Sa jalousie pourrait le porter à quelque excès.

PANNYCHIS *à Philostrate*

Venez, si vous voulez.

POLÉMON

C'est bien. Mais je vous jure que vous pouvez aujourd'hui ensemble pour la dernière fois. On verra si je sais faire couler le sang. Parménon, mes Thraces ?

PARMÉNON

Les voici tout armés ; leur phalange est à la porte : sur le front les gens d'armes ; aux ailes, les frondeurs et les archers ; le reste, en arrière.

PHILOSTRATE

Menaces bonnes pour effrayer des en-



fants ! Si tu crois me faire peur, capitaine de mercenaires ! Tu n'as seulement jamais tué un poulet. Si tu as vu la guerre, c'est sans doute du haut de quelque rempart. Tu as peut-être commandé une escouade ; c'est tout l'honneur que je puis t'accorder.

POLEMÓN

Tu le sauras bientôt, quand tu nous verras venir droit sur toi, couverts d'armes éclatantes.

PHILOSTRATE

Mon valet et moi, à coups de pierres et de coquilles d'huîtres, nous suffirons pour vous mettre en fuite et vous ne saurez où vous cacher.





X

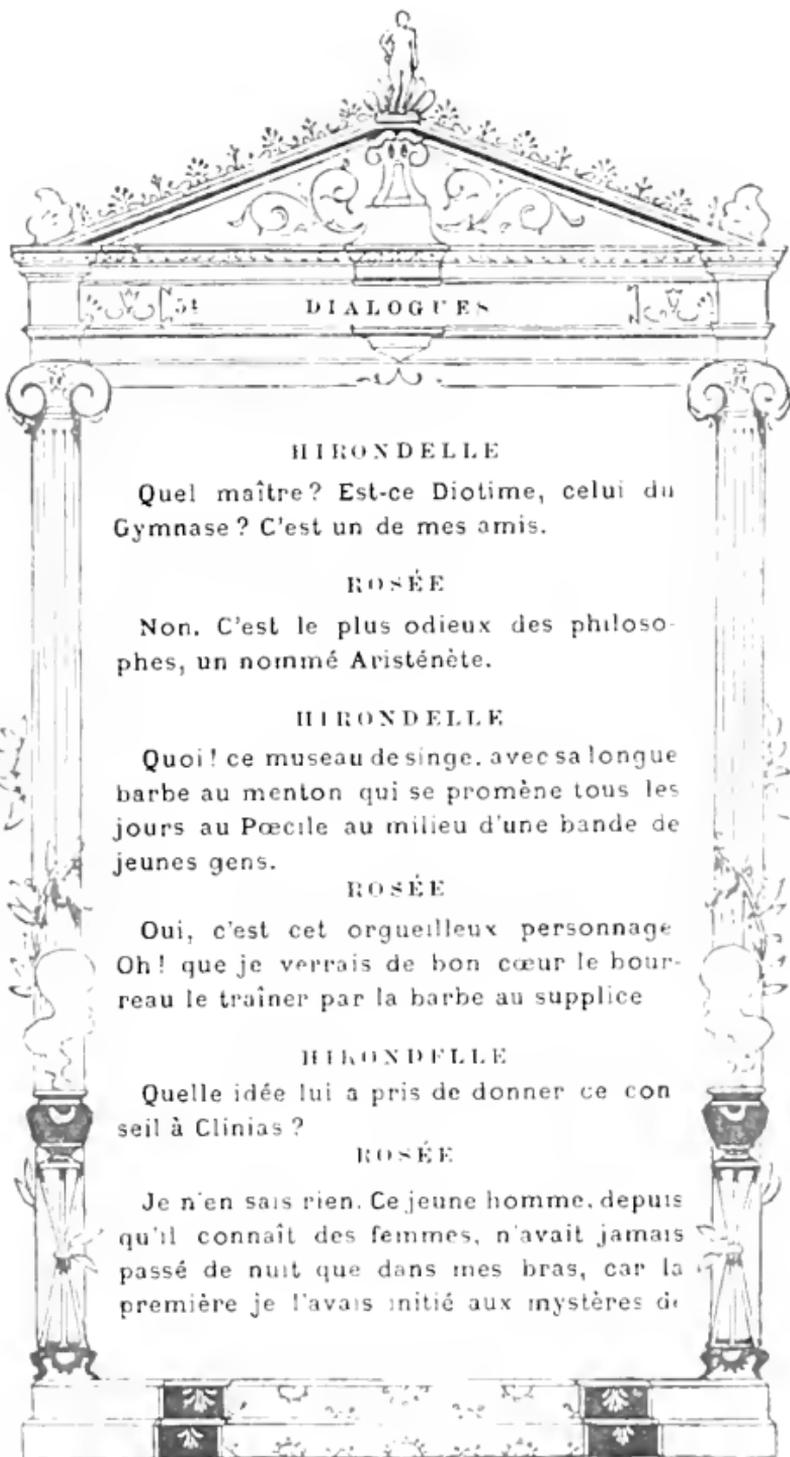
HIRONDELLE ET ROSÉE

HIRONDELLE

Le jeune Clinias ne vient donc plus te voir, Rosée ? Voilà bien longtemps que je ne l'ai vu chez toi.

ROSÉE

Hélas, non ; son maître l'en empêche.



DIALOGUES

HIRONDELLE

Quel maître? Est-ce Diotime, celui du Gymnase? C'est un de mes amis.

ROSÉE

Non. C'est le plus odieux des philosophes, un nommé Aristénète.

HIRONDELLE

Quoi! ce museau de singe, avec sa longue barbe au menton qui se promène tous les jours au Pœcile au milieu d'une bande de jeunes gens.

ROSÉE

Oui, c'est cet orgueilleux personnage. Oh! que je verrais de bon cœur le bourreau le traîner par la barbe au supplice.

HIRONDELLE

Quelle idée lui a pris de donner ce conseil à Clinias?

ROSÉE

Je n'en sais rien. Ce jeune homme, depuis qu'il connaît des femmes, n'avait jamais passé de nuit que dans mes bras, car la première je l'avais initié aux mystères de

Vénus et depuis trois jours il n'a pas paru, n'a pas même passé devant ma porte. Inquiète de son absence et comme avec un pressentiment de mon malheur, je me décidai à envoyer Nébris dans les divers lieux qu'il fréquente, afin de tâcher de le voir sur la place ou au Pœcile. De retour, elle me dit qu'elle l'avait vu se promener avec Aristénète et que de loin elle lui avait fait signe; mais Clinias, à sa vue, rougissant et baissant les yeux, n'a plus tourné la tête de son côté. Puis ils sont rentrés en ville. Nébris les a suivis jusqu'au Dipyle. Mais comme Clinias ne s'est pas retourné, elle est revenue sans m'apporter de lui rien de certain. Juge de mon état depuis ce moment. Je ne puis deviner ce qu'il peut avoir contre moi. Je me disais : « Ne lui ai-je pas fait de la peine? Est-il amoureux d'une autre? Me hait-il à présent? Ah! sans doute son père l'empêche de venir. » Voilà ce que je pensais, quand hier enfin après souper, Dromon est venu m'apporter une lettre de lui. Tiens, la voilà, lis-la-moi, Hirondelle; car tu sais lire, peut-être?

HIRONDELLE

Voyons. L'écriture en est assez mauvaise et surchargée. On voit qu'il s'est dépêché. Voici le contenu : « *Les Dieux me sont témoins, ma chère Rosée, à quel point je t'aime !* »

ROSÉE

Eh ! Il ne me dit seulement pas *bonjour*.

HIRONDELLE continue de lire.

« *Mes sentiments sont toujours les mêmes, mais je suis forcé de me séparer de toi. Mon père m'a mis aux mains d'Aristonite, afin que j'apprenne la philosophie. Celui-ci, qui a su notre liaison, m'en a fait de grands reproches. C'est une honte, m'a-t-il dit, de voir le fils d'Architès et d'Érasie vivre avec une courtisane. Il faut préférer la vertu à la volupté.* »

ROSÉE

Peste du vieux fou qui donne de tels conseils à un jeune homme !

HIRONDELLE reprend sa lecture.

« *Je suis forcé de lui obéir, car il me suit partout, me surveille sans cesse et ne me permet de*

regarder que lui. Il me promet, si je suis sage et que je lui obéisse en tout, de me rendre heareuz et de m'amener à la vertu par de longs et pénibles travaux. J'ai eu peine de l'écrire ceci en cachette. Sois heureuse, ma chère Rosée, et souviens-toi de Clinias. »

ROSÉE

Eh bien, que penses-tu de cette lettre ?

HIRONDELLE

Elle est bien dure. Les derniers mots pourtant laissent un peu d'espérance.

ROSÉE

Oui. Mais je meurs d'amour pour lui. Dromon m'a dit qu'Aristénète était un pédéraste, qui, sous couleur de philosophie, vit avec les plus beaux jeunes gens. Il a déjà causé en particulier avec Clinias ; il lui fait les plus belles promesses, disant qu'il le rendra égal aux Dieux. Il lui fait même lire les dialogues érotiques des anciens philosophes avec leurs disciples ; enfin il l'obsède. Dromon menace d'en informer le père du jeune homme.

HIRONDELLE

Il fallait le régaler, ce Dromon.

ROSÉE

C'est ce que j'ai fait. Mais je n'en avais pas besoin; il est amoureux de Nébris.

HIRONDELLE

Alors, tout ira bien. A mon avis, on devrait écrire sur le mur du Céramique, du côté où Architelès se promène : *Aristonète séduit Clinias*. Cela viendrait à merveille à l'appui de ce qu'a dit Dromon.

ROSÉE

Mais comment faire pour n'être pas vue ?

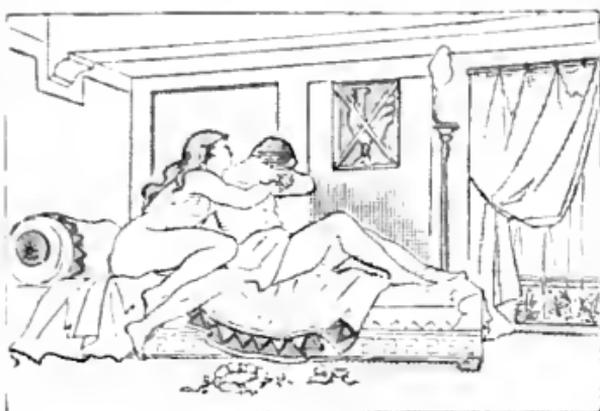
HIRONDELLE

J'irai la nuit l'écrire avec un charbon.

ROSÉE

Fort bien. Aide-moi seulement à combattre cet orgueilleux philosophe.





XI

TRYPHÆNA ET CHARMIDÈS

TRYPHÆNA

A-t-on jamais vu prendre une courtisane, lui donner cinq drachmes pour l'avoir, et coucher avec elle en lui tournant le dos pour pleurer et pousser des soupirs? Hier à souper, seul de tous les convives, tu ne

voulus ni boire ni manger. Je te voyais faire. Depuis ce moment, tu n'as cessé de pleurer comme un enfant. Quelle peut être, ô Charmidès, la cause d'une telle conduite? Dis-la-moi; à défaut de sommeil, je gagnerai au moins cela à passer la nuit avec toi.

CHARMIDÈS

Tryphœna, je meurs d'amour; je succombe à une passion violente.

TRYPHÆNA

Il ne paraît pas que ce soit pour moi, tu ne me montrerais pas tant de dédain et ne repousserais pas mes caresses; tu ne te ferais pas un rempart de tes habits, crainte que je ne te touche. Mais, dis-moi, quelle est celle qui a su t'enflammer? je pourrai peut-être servir tes amours. Je sais m'y prendre pour rendre service.

CHARMIDÈS

Tu dois bien la connaître et elle toi. C'est une des courtisanes les plus célèbres.

TRYPHÆNA

Dis-moi son nom.

CHARMIDÈS

Philématie.

TRYPHÆNA

Laquelle ? Il y en a deux. L'une, qui n'a perdu sa virginité que depuis peu, demeure au Pirée et a pour amant le fils du général. Damyllé. L'autre c'est la *Glu*.

CHARMIDÈS

Hélas ! c'est celle qui m'a englué et qui me retient dans ses filets.

TRYPHÆNA

Et c'est pour ça que tu pleures tant ?

CHARMIDÈS

Eh ! oui.

TRYPHÆNA

Y a-t-il longtemps que tu en es amoureux ou si cela ne t'a pris que depuis peu ?

CHARMIDÈS

Il y a longtemps ; il y aura sept mois aux Bacchanales.

TRYPHÈNA

L'as-tu vue tout entière ou seulement le visage ? Car le reste ! si tu savais... D'ailleurs on sait ce que c'est qu'une femme de quarante-cinq ans.

CHARMIDÈS

Elle jure qu'elle n'en aura vingt-deux qu'au printemps prochain.

TRYPHÈNA

Tu en crois donc mieux ses serments que tes yeux ? Regarde-la bien. Vois ses tempes avec leurs quatre cheveux (car pour la tête elle a une perruque) ; lorsque la couleur dont elle les teint sera passée, tu verras comme ils grisonnent. Mais que ne la presses-tu de te laisser voir ses charmes sans aucun voile ?

CHARMIDÈS

Elle n'a jamais voulu me l'accorder

TRYPHÆNA

Je le crois bien. Elle sait que tu ne pourrais, sans dégoût, voir les dartres dont elle est couverte. De la gorge aux genoux, elle est tachetée comme une panthère. Et tu regrettes de ne pouvoir jouir d'une beauté pareille? Elle n'a donc pour toi que des rigueurs?

CHARMIDÈS

C'est vrai, Tryphœna. Et pourtant je l'ai comblée de présents. Aujourd'hui, n'ayant pu lui donner mille drachmes qu'elle me demandait, — tu sais combien mon père me tient serré, — elle m'a fermé sa porte au nez et l'a ouverte à Moschion. Afin de lui rendre le mal qu'elle me fait, je t'ai prise pour maîtresse.

TRYPHÆNA

Par Vénus! je n'aurais eu garde de venir si l'on m'avait dit que c'était pour faire de la peine à cette momie de Philématie. Mais voilà qu'il est temps de partir; déjà le coq a chanté trois fois.



CHARMIDÈS

Ne t'en va pas si vite, Tryphœna. Si ce que tu me dis de Philématie est vrai, si elle a de faux cheveux, si elle se peint les tempes et qu'elle ait des dartres, je ne veux plus la voir.

TRYPHÆNA

Demande des renseignements à la mère, si elle a quelquefois pris son bain avec elle. Quant à son âge, ton grand-père pourra te le dire, s'il vit encore.

CHARMIDÈS

Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, enlevons le rempart qui nous sépare, embrassons-nous, ma chère, et soyons véritablement amant et maîtresse. Au diable Philématie !



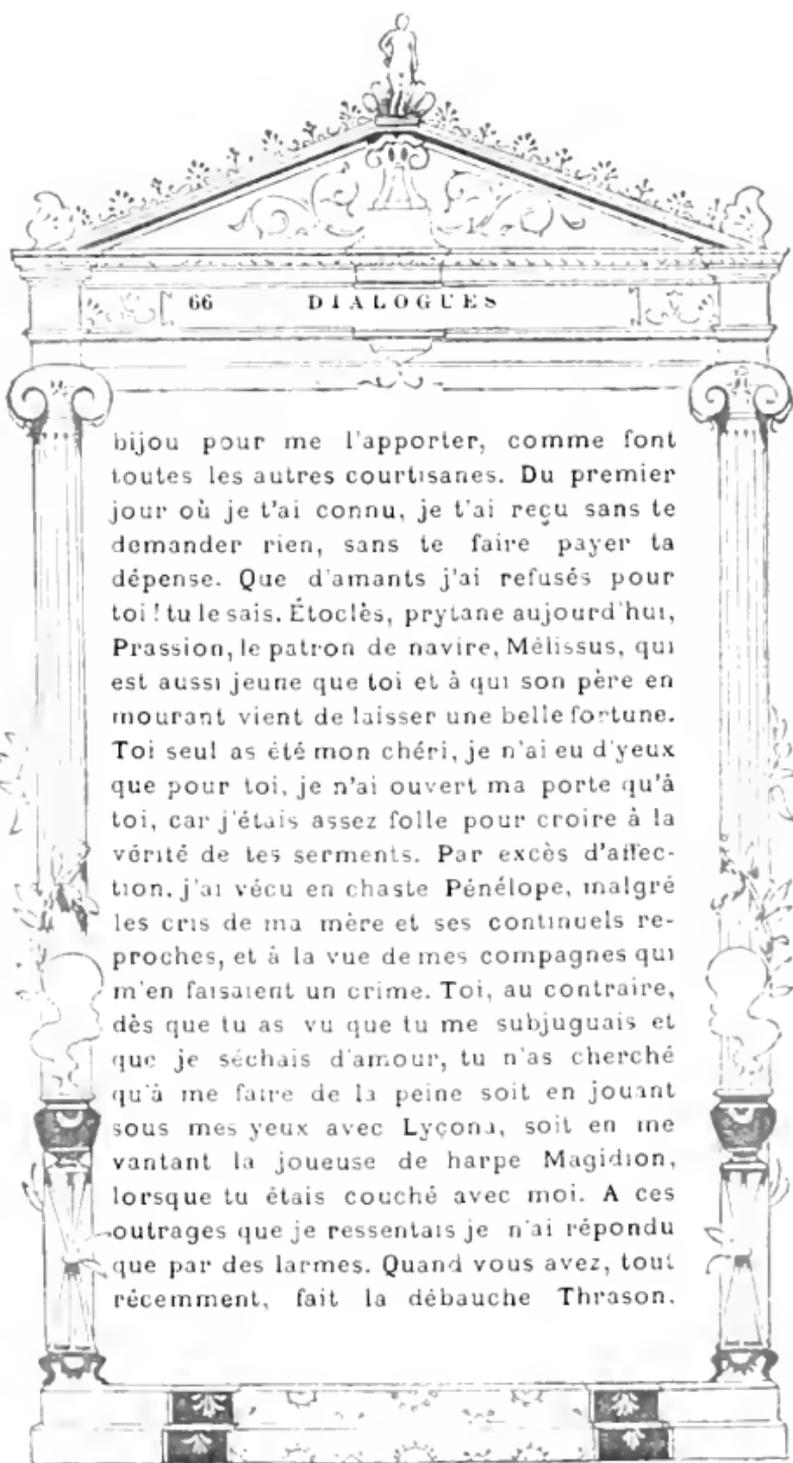


XII

VIOLETTE, PYTHIE ET LYSIAS

VIOLETTE

Lysias, tu me dédaignes, et c'est ma faute. Jamais je ne t'ai demandé d'argent ni fermé ma porte en te disant : « J'ai quelqu'un. » Jamais je ne t'ai poussé à duper ton père ni à dérober à ta mère quelque



bijou pour me l'apporter, comme font toutes les autres courtisanes. Du premier jour où je t'ai connu, je t'ai reçu sans te demander rien, sans te faire payer ta dépense. Que d'amants j'ai refusés pour toi ! tu le sais. Étoclès, prytane aujourd'hui, Prassion, le patron de navire, Mélissus, qui est aussi jeune que toi et à qui son père en mourant vient de laisser une belle fortune. Toi seul as été mon chéri, je n'ai eu d'yeux que pour toi, je n'ai ouvert ma porte qu'à toi, car j'étais assez folle pour croire à la vérité de tes serments. Par excès d'affection, j'ai vécu en chaste Pénélope, malgré les cris de ma mère et ses continuels reproches, et à la vue de mes compagnes qui m'en faisaient un crime. Toi, au contraire, dès que tu as vu que tu me subjuguais et que je séchais d'amour, tu n'as cherché qu'à me faire de la peine soit en jouant sous mes yeux avec Lyçona, soit en me vantant la joueuse de harpe Magidion, lorsque tu étais couché avec moi. A ces outrages que je ressentais je n'ai répondu que par des larmes. Quand vous avez, tout récemment, fait la débauche Thrason.

Diphile et toi, vous avez fait venir la joueuse de flûte Cymbalie et Pyrallès avec qui je suis brouillée, tu le sais bien. Bien que tu aies fait cinq baisers à Cymbalie, je n'ai rien dit, tu ne faisais injure qu'à toi-même d'embrasser pareille fille. Mais les signes de tête à Pyrallès ! Tu n'as pas bu une fois sans lui présenter la coupe et en la rendant à ton valet tu lui as soufflé à l'oreille de ne verser qu'à elle. Après avoir mordu dans une pomme, tu as profité du moment où Diphile causait avec Thrason pour la lui jeter adroitement dans le sein et cela sans même chercher à te cacher de moi. Pyrallès aussitôt l'a baisée et remise sous le nœud de sa gorge. Pourquoi en agir ainsi avec moi ? T'ai-je manqué en rien ? T'ai-je fait la moindre peine ? En ai-je regardé un autre ? Est-ce que je ne vis pas que pour toi ? Ah ! Lysias ! quel peu de cas tu fais de ma tendresse ! Que t'importe d'affliger une malheureuse, folle d'amour ? Mais il y a une déesse qui voit les injures des amants. Un jour peut-être tu pleureras Violette en apprenant qu'elle s'est étranglée ou précipitée au fond d'un puits, qu'elle a cessé de

vivre pour ne pas t'importuner de sa présence. Libre à toi de te vanter d'un si beau triomphe. Mais pourquoi me faire les gros yeux ? Pourquoi grincer des dents ? As-tu quelque chose à me reprocher ? Parle, Pythie est là pour nous juger. Quoi ! tu pars sans rien dire. Ah ! Pythie, tu vois tout ce que l'ingrat me fait souffrir.

PYTHIE

Quelle cruauté ! Il faut qu'il soit de pierre pour n'être pas touché de ces pleurs. Ma pauvre Violette, c'est vraiment ta faute ; l'excès de ton amour lui laisse voir ta faiblesse. Il ne fallait pas lui en témoigner tant. Les hommes se rengorgent dès qu'ils s'aperçoivent que nous les aimons. Sèche tes larmes et ferme ta porte à l'ingrat ; il ne tardera pas, lui aussi, à raffoler de toi et à être tout flamme.

VIOLETTE

Oh ! ne me donne pas de tels conseils. Moi, fermer ma porte à Lysias ! Pourvu qu'il ne soit pas le premier à me quitter.

PYTHIE

Le voilà qui rentre!

VIOLETTE

Pythie, ah! je suis perdue. Il a sans doute entendu que tu me disais de lui fermer ma porte.

LYSIAS

Si je reviens, ce n'est pas pour elle que je ne veux plus voir, mais pour toi, Pythie, et pour que tu ne dises plus que je suis sans cœur.

PYTHIE

Je l'ai dit, Lysias, je l'avoue.

LYSIAS

Et tu veux que j'endure cette Violette parce qu'elle pleurniche, alors qu'elle me trahit, je le sais? Dernièrement je l'ai surprise endormie dans les bras d'un jeune homme.

PYTHIE

Eh bien! après; n'est-elle pas courtisane? Quand les as-tu surpris?

LYSIAS

Il y a six jours environ ; oui, six jours : c'était le deux du mois et nous sommes aujourd'hui le sept. Mon père, informé de ma toquade pour cette vertu, m'avait enfermé en défendant au portier de m'ouvrir. Mais moi, dans mon impatience, j'usai de ruse pour la voir. Je dis à Dromon de se pencher contre le mur, là où il est peu élevé, et de me prêter son dos pour me permettre de le franchir. J'y parvins en effet. Bref, j'arrive, je trouve la porte de la cour fermée hermétiquement. Il était tard ; au lieu de frapper, je soulevai doucement la porte comme tant d'autres fois, et la faisant glisser sur ses gonds j'entrai sans bruit. Tout le monde était endormi ; à tâtons je longe le mur et j'arrive au lit de mon infidèle.

VIOLETTE

Que va-t-il dire ? O bonne déesse que je souffre !

LYSIAS

Entendant le bruit de deux respirations je crus d'abord que Lydé était couché

avec elle. Mais sous ma main je sentis un frais menton sans barbe et une tête complètement rasée et parfumée. En ce moment si j'avais tenu une épée, sans la moindre hésitation, sachez que je les... Mais qu'avez-vous à rire? Est-ce de ce que je dis, Pythie?

VIOLETTE

Voilà donc, Lysias, la cause de tes chagrins? C'est Pythie qui était avec moi.

PYTHIE

Oh! ne le lui dis pas, Violette.

VIOLETTE

Et pourquoi pas? Oui, mon petit ami, c'était Pythie. Je l'avais fait prier de passer la nuit avec moi, pour adoucir l'ennui de ton absence.

LYSIAS

Est-ce que Pythie à la tête rasée aussi? Depuis six jours lui aurait-il poussé une pareille chevelure?

VIOLETTE

Elle a dû se faire raser à la suite d'une maladie, parce que tous ses cheveux tombaient. Mais fais voir, Pythie, afin qu'il en soit bien sûr. Regarde, voilà le jeune muquet dont tu es jaloux.

LYSIAS

Pouvais-je ne pas l'être, amoureux comme je le suis et ayant senti...

VIOLETTE

Te voilà convaincu maintenant. A mon tour, veux-tu que je te rende la pareille, en me fâchant contre toi, et avec plus de justice?

LYSIAS

Non, ma chère, mettons-nous à table plutôt. Pythie sera du festin. Je veux qu'elle assiste à notre réconciliation.

VIOLETTE

Soit. O Pythie, aimable enfant, que j'ai souffert à cause de toi!

PYTHIE

Oui; mais c'est cet enfant qui vous a rac-
commodés. Ainsi, ne m'en veilles plus. Et
toi, Lysias, ne va dire à personne ce que
tu sais de ma toison.







XIII

LÉONTICOS, CHÉNIDAS, HYMNIS

LÉONTICOS

... Et dans ce combat contre les Galates, dis-lui, Chénidas, comme je m'élançai bravement hors des rangs, sur un cheval blanc, et comme l'ennemi, à ma vue, frappé

de terreur malgré son courage s'enfuit, sans que personne osât me tenir tête. D'un seul coup de javelot, je traverse le chef ennemi et son cheval, puis, l'épée à la main, je fonce sur les barbares qui résistaient, — les débris de la phalange avaient formé le carré, — je les charge avec furie et sous l'impétuosité de mon cheval tombent les sept du premier rang. D'un coup d'épée, je fends la tête du capitaine, malgré l'épaisseur de son casque. Quand tu arrivas, Chénidas, l'ennemi avait fui.

CHÉNIDAS

Et dans la Paphlagonie, ne vous êtes-vous pas couvert de gloire dans un combat singulier contre ce grand satrape ?

LÉONTICOS

Tu as raison de me le rappeler. Oui, c'est un de mes plus beaux exploits. Quel géant que ce satrape ! on le disait des plus adroits au jeu des armes. Fier de ces avantages, et plein de mépris pour les Grecs, il s'avance entre les deux armées et défie au combat

singulier quiconque osera se mesurer avec lui. Chacun était effrayé, capitaines, commandants, le général lui-même qui pourtant était le brave Éolien Aristochme. Quoique je ne fusse que chiliarque, j'acceptai le défi, je m'arrachai des bras de mes amis qui tremblaient pour mes jours à la vue de ce grand barbare couvert d'armes éblouissantes qui secouait son aigrette et dardait sa lance terrible pour nous épouvanter.

CHÉNIDAS

Aussi tremblé-je pour vous, Léonticos. Il vous souvient que je vous suppliai de ne pas vous exposer, jurant que je ne survivrais pas un instant à votre trépas.

LÉONTICOS

Je n'écoutai que mon courage. Couvert d'une armure aussi brillante que celle du Paphlagonien, je m'élançai sur le champ de bataille. Un cri de surprise s'éleva des deux camps. Grecs et barbares me recon-



naissent aussitôt à mon bouclier et à l'aigrette de mon casque. Dis un peu, Chénidas, à qui me comparait-on en ce moment ?

CHÉNIDAS

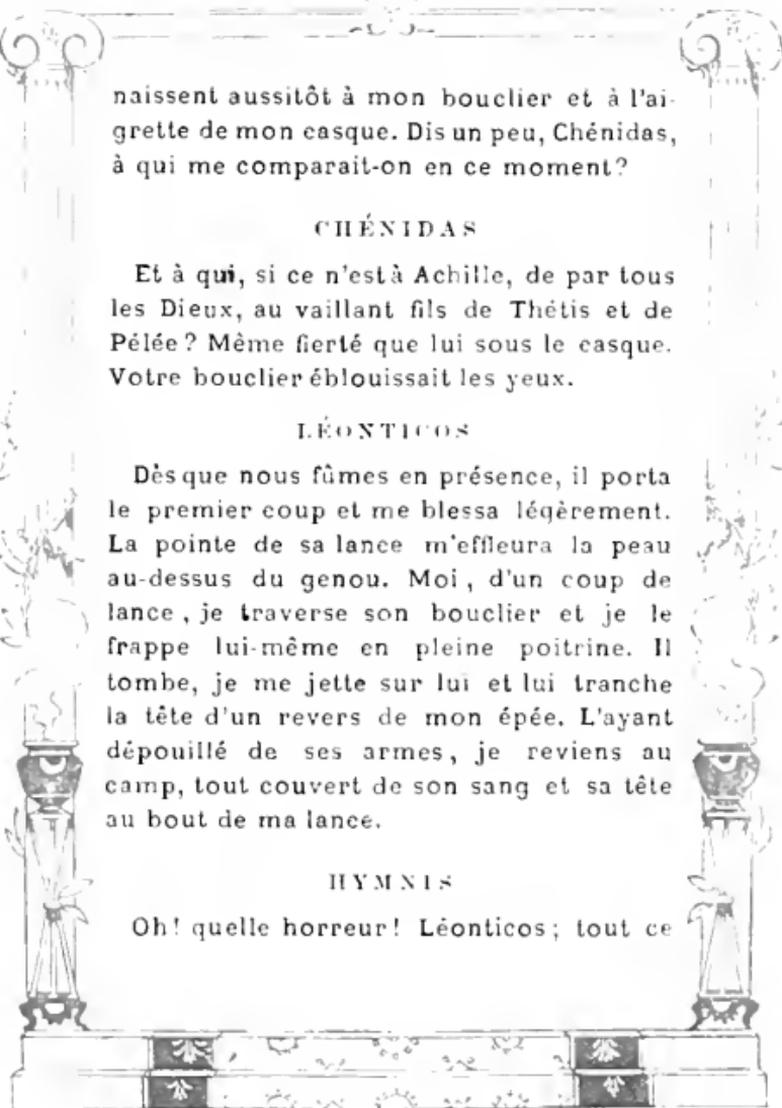
Et à qui, si ce n'est à Achille, de par tous les Dieux, au vaillant fils de Thétis et de Pélée ? Même fierté que lui sous le casque. Votre bouclier éblouissait les yeux.

LÉONTICOS

Dès que nous fûmes en présence, il porta le premier coup et me blessa légèrement. La pointe de sa lance m'effleura la peau au-dessus du genou. Moi, d'un coup de lance, je traverse son bouclier et je le frappe lui-même en pleine poitrine. Il tombe, je me jette sur lui et lui tranche la tête d'un revers de mon épée. L'ayant dépouillé de ses armes, je reviens au camp, tout couvert de son sang et sa tête au bout de ma lance.

HYMNIS

Oh ! quelle horreur ! Léonticos ; tout ce



que vous me dites là est affreux, exécrable. On ne peut vous voir sans frémir quand vous vous vantez d'un aussi épouvantable carnage. Je ne veux plus boire ni coucher avec vous.

LÉONTICOS

Je te donnerai le double.

HYMNIS

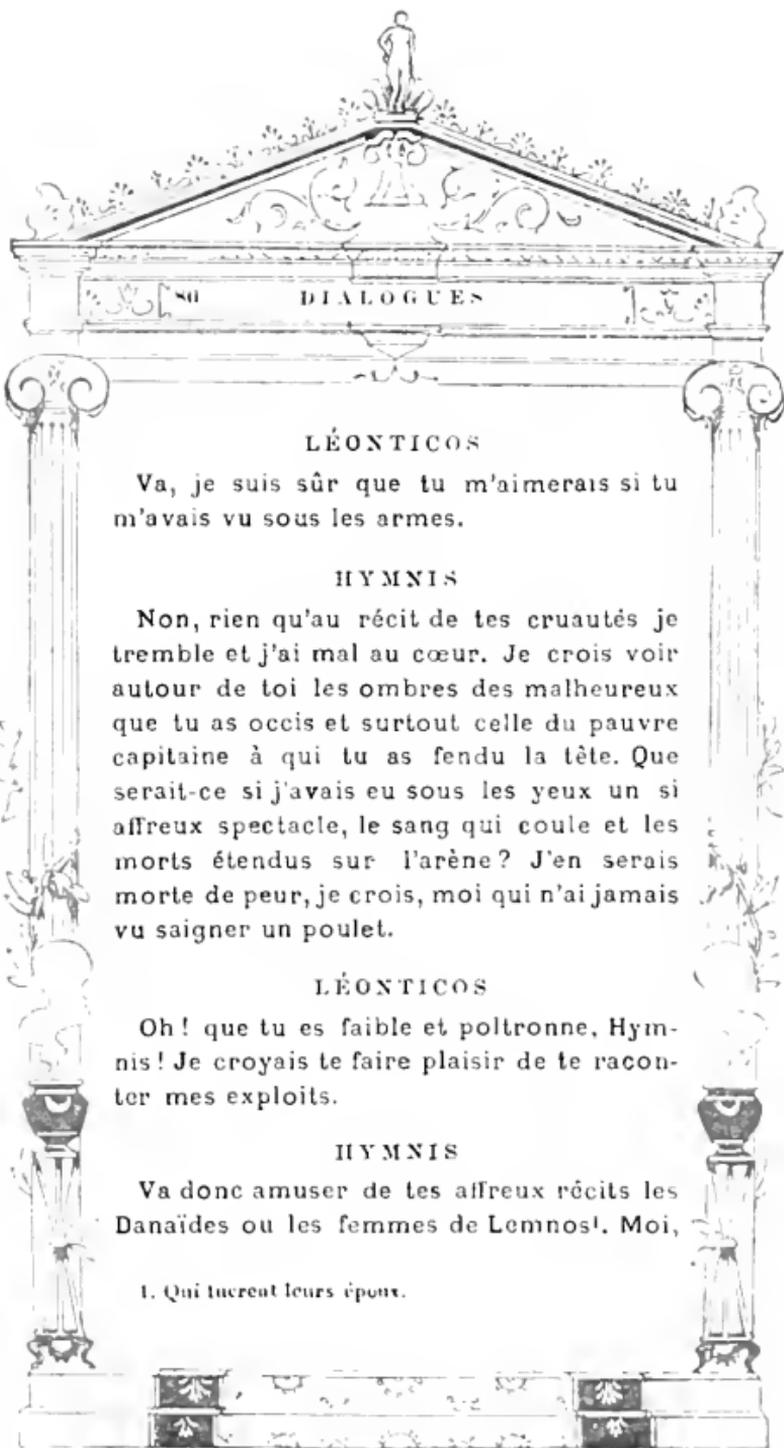
Ah! je n'aurai jamais le cœur d'embrasser un homme qui tue les autres!

LÉONTICOS

Mais il n'y a pas de danger pour toi. Cela s'est passé en Cappadoce. Ici je ne me bats pas.

HYMNIS

Non, vous êtes un homme abominable. Ce sang qui coulait de la tête au bout de votre pique!... Oh! embrasser un tel monstre! jamais, je le jure. Cet homme est aussi cruel que le bourreau.



DIALOGUES

LÉONTICOS

Va, je suis sûr que tu m'aimerais si tu m'avais vu sous les armes.

HYMNIS

Non, rien qu'au récit de tes cruautés je tremble et j'ai mal au cœur. Je crois voir autour de toi les ombres des malheureux que tu as occis et surtout celle du pauvre capitaine à qui tu as fendu la tête. Que serait-ce si j'avais eu sous les yeux un si affreux spectacle, le sang qui coule et les morts étendus sur l'arène? J'en serais morte de peur, je crois, moi qui n'ai jamais vu saigner un poulet.

LÉONTICOS

Oh! que tu es faible et poltronne, Hymnis! Je croyais te faire plaisir de te raconter mes exploits.

HYMNIS

Va donc amuser de tes affreux récits les Danaïdes ou les femmes de Lemnos¹. Moi,

1. Qui tuèrent leurs époux.

je retourne vite chez ma mère, tandis qu'il fait jour. Suis-moi, Grammis. Adieu, terrible capitaine; égorge à présent tout à ton aise.

LÉONTICOS

Reste, Hymnis, mais reste donc... La voilà partie!

CHÉNIDAS

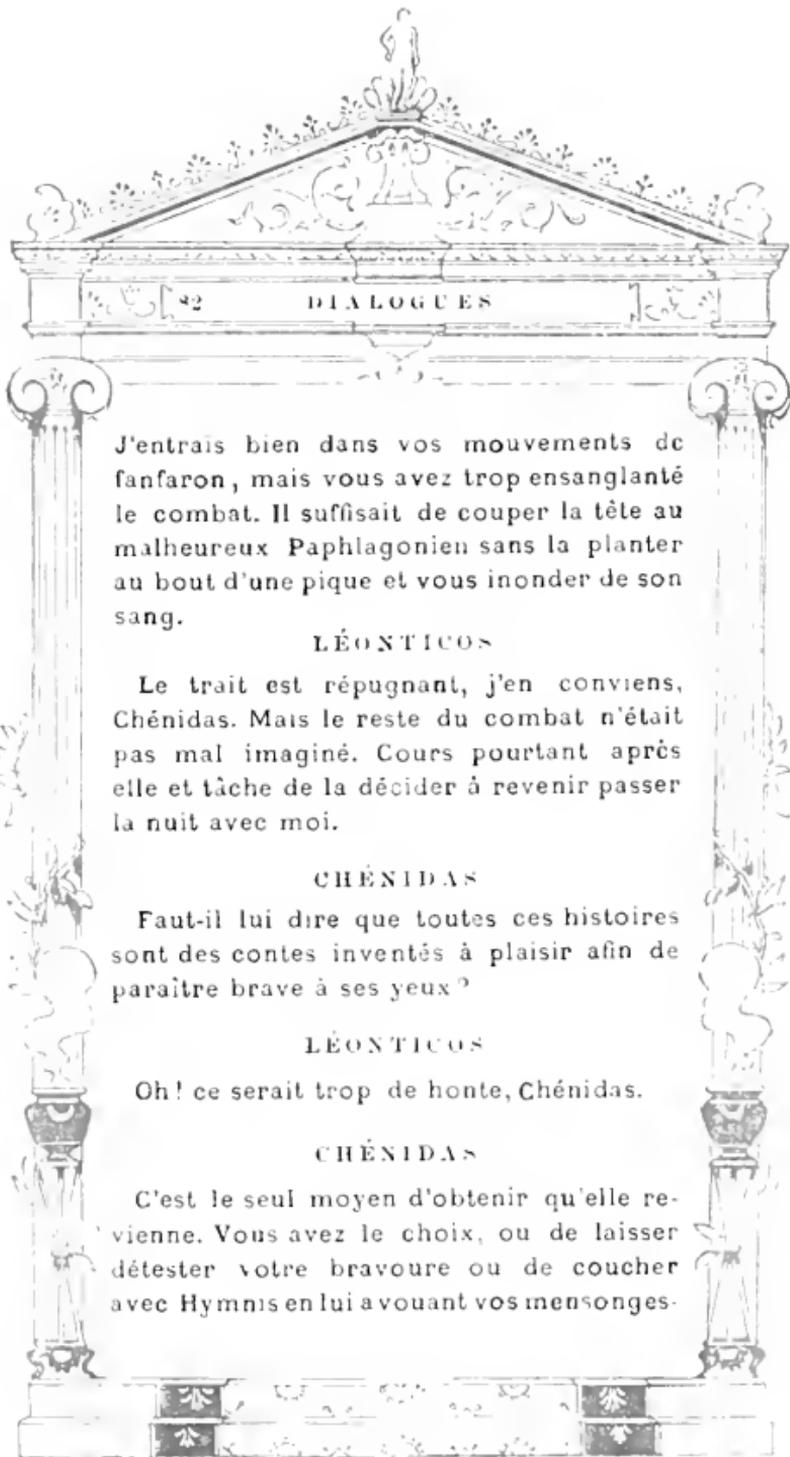
C'est votre faute. Vous avez fait peur à cette simple fillette avec le frémissement de votre aigrette et le bruit de vos incroyables prouesses. Je l'ai vue pâlir dès le début, et tandis que vous fendiez la tête du capitaine, elle changeait de visage et frémissait de tout son corps.

LÉONTICOS

Je croyais me rendre ainsi plus aimable à ses yeux. C'est toi aussi qui as contribué à ma défaite, en me donnant l'idée de ce combat singulier.

CHÉNIDAS

Ne fallait-il pas appuyer vos menteries?



J'entrais bien dans vos mouvements de fanfaron, mais vous avez trop ensanglanté le combat. Il suffisait de couper la tête au malheureux Paphlagonien sans la planter au bout d'une pique et vous inonder de son sang.

LÉONTICOS

Le trait est répugnant, j'en conviens, Chénidas. Mais le reste du combat n'était pas mal imaginé. Cours pourtant après elle et tâche de la décider à revenir passer la nuit avec moi.

CHÉNIDAS

Faut-il lui dire que toutes ces histoires sont des contes inventés à plaisir afin de paraître brave à ses yeux ?

LÉONTICOS

Oh ! ce serait trop de honte, Chénidas.

CHÉNIDAS

C'est le seul moyen d'obtenir qu'elle revienne. Vous avez le choix, ou de laisser détester votre bravoure ou de coucher avec Hymnis en lui avouant vos mensonges.

LÉONTICOS

Chacun des deux est bien pénible. Pourtant, j'aime mieux posséder Hymnis. Va vite; avoue-lui que nous avons débité des blagues, pas en tout cependant.







XIV

DORION ET MYRTALE

DORION

Tu me chasses de chez toi. Myrtales, maintenant que je suis pauvre. Quand je te comblais de cadeaux, j'étais ton chéri, ton petit mari, ton seigneur, tout. Aujourd'hui que me voici ruiné, sans le sou, tu me



renvoies ? Tu as pris pour amant ce gros marchand de Bithynie. J'ai beau venir à ta porte et l'arroser de mes pleurs, c'est lui à présent qui est le préféré ; lui seul entre chez toi, y passe les nuits entières. On dit même que tu es enceinte de ses œuvres.

MYRTALE

Franchement, Dorion, j'étouffe de t'entendre dire que tu m'as fait de grands présents, que tu t'es ruiné pour moi. Fais le compte de ce que tu m'as donné depuis notre liaison, et tu verras.

DORION

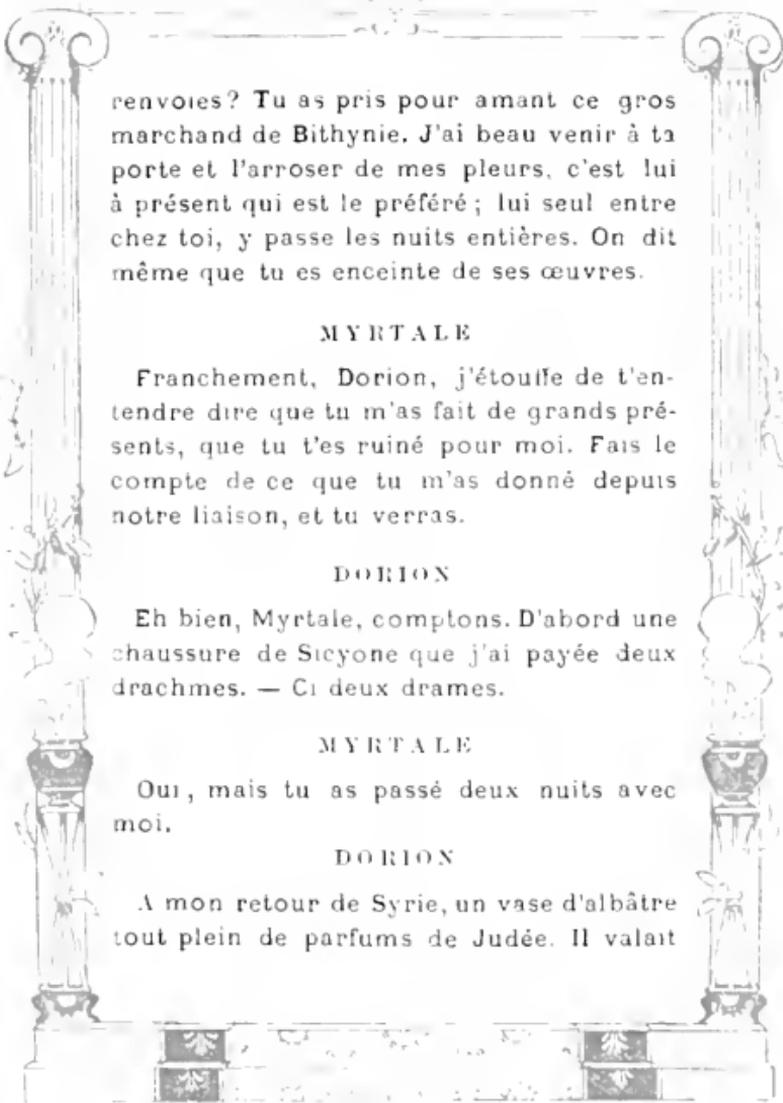
Eh bien, Myrtale, comptons. D'abord une chaussure de Sicyone que j'ai payée deux drachmes. — Ci deux drames.

MYRTALE

Oui, mais tu as passé deux nuits avec moi.

DORION

A mon retour de Syrie, un vase d'albâtre tout plein de parfums de Judée. Il valait



deux drachmes aussi, j'en jure par Neptune.

MYRTALE

Et moi, quand tu t'es embarqué, ne t'ai-je pas donné une tunique qui descend jusqu'aux genoux et que le capitaine Épiure avait oubliée chez moi. Tu devais la mettre pour manier la rame.

DORION

Épiure l'a reconnue sur moi dernièrement à Samos et me l'a reprise malgré tout ce que j'ai pu faire. J'ai apporté encore des oignons de Chypre, cinq gros poissons et quatre perches à mon retour du Bosphore. Quoi encore?... Ah! huit biscuits de mer dans leur corbillon, un cabas de figes de Carie. Tout récemment même, des sandales dorées que j'apportai de Patare, ingrate, et un grand fromage de Gythium.

MYRTALE

Le tout vaut bien cinq drachmes.

DORION

Que pouvait de plus un pauvre matelot

qui gagne sa vie à ramer ? Et cependant tu me méprises, quoique je commande aujourd'hui la moitié du navire. Dernièrement, à la fête de Vénus, n'ai-je pas déposé pour toi une drachme d'argent aux pieds de la déesse ? Et la chaussure de deux drachmes donnée à ta mère ? Et ta Lydé à qui je graisse la patte tantôt de deux oboles, tantôt de quatre. Le tout ensemble ferait la fortune d'un matelot.

MYRTALE

Oh ! les oignons, les poissons !

DORION

Sans doute. Je n'avais que cela à te donner. Serais-je donc rameur si j'avais de quoi ! Cependant je n'ai rien apporté à ma mère, pas même une gousse d'ail. Je voudrais bien pourtant savoir quels sont les cadeaux que tu as reçus de ton Bithynien.

MYRTALE

D'abord la tunique que voilà, puis ce gros collier.

DORION

Ce collier? Je te le connais depuis un siècle.

MYRTALE

Non; l'autre était plus mince, et sans émeraude. De plus, ces pendants d'oreilles et ce tapis. Il vient en outre de me donner deux mines et il a payé notre loyer. Ce ne sont pas là des savates de Patare, des fromages de Gythium, des nêfles!

DORION

Mais tu ne dis pas comment est fait le bel amoureux que tu presses toutes les nuits dans tes bras, un homme marié, de cinquante ans au moins, chauve comme un genou, vert comme un crabe! Et ses dents! Il faut le voir quand il chante et veut faire le joli cœur! un âne qui joue de la lyre! Jouis-en donc à ton gré, tu es digne de lui. Puisse-t-il naître de vous deux un poupon qui ressemble à son père! Moi, je trouverai bien une Delphis, une Cymbalion, ou la joueuse de flûte ma voisine, toute autre enfin. Chacun ne peut pas four-

nir des tapis, des colliers, des cadeaux de deux mines.

MYRTALE

Grand bien soit à la belle qui l'aura pour amant Elle ne manquera pas d'ognons de Chypre et de fromages, quand tu reviendras de Gythium.





XV

COCHLIS ET PARTHÉNIS

COCHLIS

Qu'as-tu donc à pleurer, Parthénis ? D'où viens-tu avec tes flûtes brisées ?

PARTHÉNIS

C'est ce grand soldat, cet Étolien, amant

de Crotale, qui m'a donné des soufflets parce qu'il m'a trouvée jouant de la flûte chez sa maîtresse par ordre de son rival Gorgos qui m'avait louée. Il a brisé ma flûte, renversé la table du festin et les coupes; puis, empoignant aux cheveux ce rustre de Gorgos, il a, avec un autre militaire de ses amis, traîné hors de la salle le pauvre jeune homme tout ensanglanté. Dinomaque (c'est je crois le nom de ce soldat) l'a si cruellement battu que je ne sais s'il est mort ou vif. Le sang lui coulait à flots du nez, il avait le visage gonflé et tout meurtri de coups.

COCHLIS

Est-ce un accès de fureur, ou un effet du vin ?

PARTHÉNIS

Jalousie, tout simplement, Cochlis, et excès d'amour. Crotale, je crois, lui avait demandé deux talents pour vivre avec lui, seul. Sur le refus de Dinomaque, elle lui a fermé sa porte au nez, puis elle a envoyé chercher Gorgos d'Ænée, riche laboureur, depuis longtemps amoureux d'elle. s'est

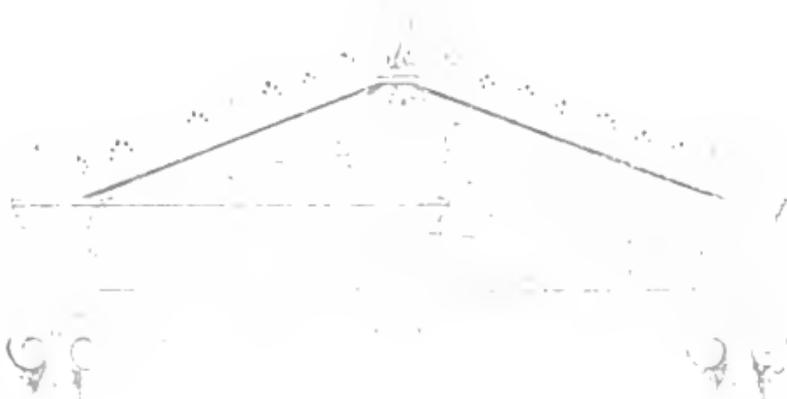
mise à boire avec lui et m'a fait venir pour leur jouer de la flûte. Déjà la fête était dans son plein, je jouais un air lydien et notre laboureur, se levant de table, se mit à danser. Soudain on entend du bruit, des cris; la porte vole en éclats sous les coups et huit jeunes gaillards font irruption, ayant le Mégarien à leur tête. Ils renversent tout, se jettent sur Gorgos, comme je te l'ai dit, l'abattent et le foulent aux pieds. Crotale se sauva, je ne sais comment, chez Thespias sa voisine. Dinomaque, après m'avoir gifflé et brisé mes flûtes, me les jette au nez en disant : « Va-t-en au diable ! » Je cours tout conter à mon maître, tandis que le laboureur est allé trouver ses amis de la ville pour livrer le Mégarien aux magistrats.

COCHIS

Voilà ce qu'on gagne avec des soldats pour amants, des querelles, des coups! A les entendre, ils sont tous généraux ou capitaines. Mais faut-il se gratter la poche? Attends, disent-ils, la revue et que j'aie reçu ma paye, tu seras contente de moi. Peste

soit des blagueurs ; j'ai bien raison de n'en recevoir aucun. Parlez-moi d'un pêcheur, d'un matelot, d'un fermier ; voilà de braves gens ! Peu de belles paroles, beaucoup de cadeaux ! Mais, vois-tu, Parthénis, tous ces gens à plumet, ces conteurs de batailles, — chansons, et rien de plus !





NOTICE

LITTÉRAIRE



Une condition nécessaire, cela va sans dire, pour goûter comme il faut ces dialogues de Lucien, c'est, en les lisant, de se déponiller des sentiments acquis ou perfectionnés, qui, à chaque pas, font anachronisme avec ceux qu'il exprime et créent une sorte de malentendu entre ses femmes et nous. Il y a chez lui quelques détails faits à bon droit pour repousser, tant ils tranchent avec les mœurs actuelles. Non que le vice, hélas ! ait disparu, mais on n'en parle qu'avec un sentiment d'horreur, en détournant



les yeux. Les Grecs le regardaient en face et se contentaient d'en rire.

En général, pour tout ce qui a trait aux courtesanes de l'antiquité, il est bon de se reporter en esprit dans le milieu où elles vivaient, au lieu de les juger sur leur plus ou moins de ressemblance avec les créatures qu'on appelle aujourd'hui de leur nom. Pourquoi décider des mœurs d'autrefois d'après les idées de nos jours ?

A Athènes, le mariage était un devoir, une charge imposée au citoyen qui ne voulait pas être *atimos*, sans honneurs, ainsi que les célibataires. Il prenait femme pour se constituer une maison et donner des enfants à l'État. Celle qu'il choisissait, pour sa fortune ou par convenance de famille, souvent il ne la connaissait pas. Tout au plus l'avait-il aperçue mêlée à ses compagnes dans quelque *Théorie*. Après l'avoir amenée chez lui sur un char, il en brûlait l'essieu devant sa porte, lui signifiant ainsi qu'elle ne devait plus sortir du gynécée ni faire parler d'elle soit en bien soit en mal. Là, placée entre l'esclave et l'enfant, elle est tenue comme eux en tutelle. La sienne ne cessera jamais. Elle est en tout subordonnée, effacée : « Un mélange de vin et d'eau, dit Plutarque, même quand l'eau domine, garde le nom de vin. Pareillement la maison aura toujours le nom du mari, quand même la femme apporterait plus de biens. »

Sous le moindre prétexte, on peut la répudier

demande contre elle le divorce. La loi, il est vrai, l'autorise à en faire autant ; mais l'opinion s'y oppose. L'épouse d'Aleibiade, irritée à la fin de ses nombreuses infidélités, car les dames les plus honnêtes couraient follement après lui, se décida un jour à sortir pour aller porter sa plainte au magistrat. Dans la rue, Aleibiade la rencontre et, apprenant son dessein, il la prend dans ses bras et la rapporte tout heureuse à la maison, aux applaudissements de la foule.

Aux femmes des classes élevées, les seules qui comptent, il était défendu de se mettre à la fenêtre, de sortir sans voile et sans être accompagnées. Leurs robes traînantes cachaient jusqu'à leurs pieds. Un Athénien voyant les filles de Sparte courir dans les rues sans voile et la robe relevée en tirait des conséquences peu favorables à leur vertu. Au théâtre, il y avait pour les femmes mariées une place particulière, loin des hommes et des courtisanes. Encore n'assistaient-elles qu'aux représentations tragiques, la comédie leur étant interdite, à cause des licences que s'y donnaient les poètes, peut-être aussi parce qu'on les y tournait en ridicule. On les excluait même du souper, où régnait plus de liberté qu'aux autres repas.

Il ne restait plus à la femme mariée, ainsi renfermée à l'intérieur, que les commérages de ses amies ou les soins du ménage : recevoir les provisions et les apprêter, distribuer la tâche



aux servantes, faire filer la laine, réparer les vêtements, surveiller les enfants, les esclaves, et les soigner quand ils sont malades. voilà le domaine où s'exerce son activité, les soins matériels auxquels s'applique son intelligence. Le temps qui reste se passe à la toilette; on va au bain, on se parfume les cheveux et on les parseme de poudre d'or; on se peint les sourcils et les yeux; bref, on s'amuse aux mille futilités de la coquetterie, afin de retenir au logis un mari qui ne s'en soucie guère. Car il rongerait qu'on le soupçonnât d'un excès de tendresse pour sa moitié. Pendant les premières années de leur union, il n'entre chez elle que furtivement, sans se laisser voir, et son ardeur honteuse va d'ordinaire en diminuant.

Il y a certes des exceptions; plus d'une femme adroite prenait bientôt, la comme ailleurs, l'empire qui lui revient: « Voyez-vous ce petit garçon, disait Thémistocle à ses amis en montrant son fils, il est l'arbitre de la Grèce; car il gouverne sa mère, sa mère me gouverne, je gouverne les Athéniens et les Athéniens gouvernent les Grecs. »

Cependant la plupart vivaient obscures et ignorées. Toute l'histoire de leur existence tient dans l'épithaphe célèbre d'une dame romaine:

« Passant, j'ai peu à te dire; arrête-toi et écoute. Ceci est le tombeau peu beau d'une qui fut belle et que ses parents nommèrent Claudia.



Elle aime de cœur son époux, lui donna deux enfants. Elle en a laissé un sur terre; l'autre dort près d'elle sous terre. Son esprit fut aimable et sa démarche gracieux; elle garda la maison, fila la laine; j'ai dit, va-t-en. »

Ces modestes vertus pouvaient-elles suffire à tous les maris? Non certes. L'Athénien n'est pas un homme d'intérieur, de cabinet, de coin du feu. Au paisible et somnolent bonheur du foyer conjugal, il préfère la vie publique, hors de chez lui. Sobre, nerveux et sec, d'un temperament où la passion et la vigueur s'allient à la finesse, il fuit les soins vulgaires, veut pouvoir causer, discuter, battre des idées comme d'autres font les cartes, dépenser enfin quelque part l'exubérance d'activité qui se trouve à l'étroit dans le cercle de la famille.

Amoureux de tout ce qui flatte les sens et ouvre des jours à l'intelligence, il n'a pas déclaré la guerre à la vie ni à la liberté. Loin de préconiser l'ignorance, il estime que sagesse et savoir ne font qu'un. Volontiers il dirait encore, avec Bautru : « Honnête homme et bonnes mœurs ne s'accordent pas ensemble. »

Où trouver un lieu plus propice que la demeure toujours ouverte et animée de la courtesane? Là du moins régner la joie, le plaisir, le mouvement; là se rencontrent les jeunes gens, les poètes, les orateurs, les artistes, les philosophes; là s'agitent les questions d'art, de litte-

rature, de politique, en présence d'une femme dont chacun se dispute un regard ou un mot d'éloge. Ne prenez pas l'hétaïre, cette Ionienne au sang si pur, cette Corinthienne à la beauté ravissante, pour une de ces malheureuses avec qui l'on peut, dès la première entrevue, obtenir les dernières faveurs. Non, c'est une étrangère ou une fille de métèque, trop fière pour accepter le joug conjugal et qui a choisi pour son lot l'indépendance et le droit de disposer d'elle à sa guise. Dans l'antiquité, comme chez nous, il ne manquait pas de filles à qui le mariage inspirait des craintes et qui reculaient devant ce lien indissoluble, sachant que prendre un mari, c'est se donner un maître. La courtisane grecque préfère jouir de sa liberté avec une hardiesse assaisonnée d'esprit et tempérée de goût, couvrir le vice d'élégance et parer la débauche d'une sorte de noblesse. Elle a maison, esclaves, chars et bijoux ; mais c'est là son moindre attrait. Savante ou musicienne ou renommée pour son esprit, elle accueille gracieusement et groupe autour d'elle par la douceur de son commerce tout ce qu'il y a d'illustre parmi les Athéniens, Périclès, Alcibiade, Démosthène, Praxitèle, Hypéride, Socrate, Anaxagore, partageant leurs fièvres de patriotisme et leurs ardeurs de combat. L'anante d'Harmodius, l'héroïque Léona, brava la torture et ne consentit jamais à dénoncer les auteurs de la conspiration.

Dans le *menexène* de Platon vous pouvez lire le discours en l'honneur des guerriers morts pour la patrie à Lechœum, qu'Aspasie, au dire de Socrate, avait composé elle-même. Cicéron nous apprend que ce chef-d'œuvre fut trouvé si beau que, de son temps, les Athéniens le faisaient encore prononcer tous les ans. Lorsque Périclès, pour la venger d'une injure, entreprit la guerre contre Mégare, elle s'embarqua avec lui sur la flotte qui conquit Samos, et courut les mêmes dangers. Une autre fois, son influence s'exerça d'une façon plus pacifique en réconciliant Xénophon et sa femme qui étaient brouillés.

Ces relations entre Athéniennes mariées et leurs auxiliaires venues de Milet, de Corinthe ou de Chypre ont droit de nous étonner; car elles dénotent un état de civilisation qui n'est plus dans nos mœurs. En effet, de tels actes ne sauraient se répéter aujourd'hui. En 1818, le maire d'une ville de la haute Provence eut l'idée, vu l'importance de la garnison, d'appeler de Marseille et d'Avignon quelques-unes de ces pauvres filles à qui l'on rend visite moyennant finance. Mais son innovation eut peu de succès. Parmi la gent féminine surtout, ce fut un *tolle* général. « Que nous veulent, criaient femmes et jouvencelles, que nous veulent ces étrangères? Nous prend-on pour des fainéantes? Sommes-nous trop faibles pour suffire à la fatigue? Qu'elles retournent contenter les hommes de leur pays;

nous nous chargeons de ceux du nôtre. » Et l'on fit plier bagage au petit troupeau de madeleines avant le repentir.

A-pa-ic, si j'en crois M. de Fonquières, son dernier biographe, ne voulait que répandre parmi ses semblables les vrais principes de vertu et d'amour qui sont l'honneur et l'espérance des époux. La chose est possible. A une telle distance, il est difficile de préciser des points si délicats. Ce qui est plus certain, c'est que, loin de se contenter de l'aise et du repos, après avoir senti ce qu'il y a de plus vif, elle sut remplacer par de l'expérience le charme et la fraîcheur de ses jeunes ans. Déjà sur le retour, elle s'empara, dit-on, de Lysicles, homme sans éducation et sans talent, le frappa de sa baguette, le força de suivre son char et transforma ce marchand de bœufs en orateur, cette paisse comète en puissance politique.

M. Emile Deschanel, à qui j'emprunte ce dernier fait, a très heureusement explique le rôle de la courtisane dans la société grecque : « Dans la conversation de ces hommes de mérite avec ces femmes d'esprit, il y avait profit intellectuel, sinon moral, pour les uns et pour les autres. Les hommes donnaient aux femmes de la solidité et de l'élevation ; les femmes donnaient aux hommes cette souplesse d'esprit, cette pénétration, cette connaissance de la nature humaine qui est leur science instinctive.

« Elles surtout avaient à gagner au contact de ces beaux esprits. On sait combien les femmes sont promptes à imiter, sans le vouloir, sans le savoir, comme elles prennent vite les sentiments, les idées et les expressions, les façons de parler et les tons de voix, les gestes et les attitudes de ceux avec qui elles vivent. L'esprit des hétaires s'aimantait à ce contact. Elles gagnaient, dans ce commerce, des idées, des formes brillantes, du jeu, de l'éclat et du style.

« C'était là du reste, ordinairement, tout ce qu'elles gagnaient avec les artistes et les poètes. Les financiers, les campagnards et les marchands, s'ils ne fournissaient pas d'esprit, fournissaient le reste. Elles acquéraient avec ceux-ci de quoi bien recevoir ceux-là. Avec l'argent des uns, elles soignaient la mise en scène de leur maison; avec l'esprit des autres, ajouté au leur, elles soignaient la mise en scène de leur gaieté et de leur conversation. Prenant de toutes mains, rendant de toutes mains, elles étaient un des moyens les plus actifs de la circulation de l'or et des idées. La civilisation tournait sur elles comme sur un pivot. »

Ironie à part, Laïs, Aspasia, Phryné, tiennent une place méritée dans l'histoire de la Grèce, au moment de son plus vif éclat. Leur grâce et leur beauté adoucièrent cet éclat, sans en diminuer la grandeur.

Bien qu'on ait avancé le contraire, je ne vois



pas que les Grecs eussent pour les courtisanes beaucoup de mépris. Un grand nombre de citoyens illustres, Thémistocle entre autres, étaient fils de courtisanes, et cela ne nuisit ni à leur réputation ni à leur fortune. Sans se croire trop indulgent, il n'est pas de faiblesse qu'on ne pardonne à l'amour qui se livre et ne s'attache point. D'ailleurs la mythologie avait d'avance excusé leurs écarts et la religion parfois les consacrait. Il y avait à Paphos des courtisanes attachées au sanctuaire par une vocation dont elles portaient les insignes et qui étaient aussi célèbres que celles de Corinthe. Athénée donne de curieux détails sur les étranges raffinements de luxe et de volupté qu'elles avaient introduits à Cypre. A l'occasion pourtant la malignité s'exerçait, mais avec esprit, contre leurs prétentions. Une d'elles ayant dit à Aristippe qu'elle était enceinte de ses œuvres, « Qu'en sais-tu ? lui répondit-il. Si tu passais au travers d'un buisson d'épines, pourrais-tu deviner quelle est celle qui t'a piquée ? » Le mot est à mettre à côté de celui que l'on prête à une actrice de notre temps. Se trouvant aussi dans un état intéressant, elle répondit à quelqu'un qui lui demandait : « Et quel est l'heureux mortel... ? Je ne sais pas ; j'ai la vue si basse ! »

On pense bien qu'elles n'étaient pas en reste de raillerie. A propos de ce même Aristippe qu'elle connaissait bien, et qui ripostait à ceux

qui lui reprochaient d'aimer Lais, sans qu'elle l'aimât : « Oh bien ! je pense que le vin et le poisson ne m'aiment pas non plus, mais je ne laisse pas d'en user avec plaisir. » Lais disait : « Je ne sais ce qu'on entend par l'austérité des philosophes ; ils viennent aussi souvent que les autres frapper à ma porte. » Epicure en effet, je le suppose du moins, ne passait pas, avec Thémisto ou Léontium, tout son temps à philosopher ; il se divertissait quelquefois avec elles sans doute. Une autre Lais de Corinthe était si belle et si avide qu'elle donna lieu au proverbe *non licet omnibus adire Corinthum*, il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe. Le statuaire Myron ayant été refusé par elle, à cause de ses cheveux blancs, revint le lendemain, après s'être fait teindre la barbe et les cheveux : « Imbécile, lui dit-elle, vous venez me demander une chose que j'ai refusée hier à votre père. »

Leur plus grand malheur était de s'prendre de passion pour quelqu'un qui les dédaignât et leur fit expier ainsi tous les pleurs qu'elles avaient coûtés. On prétend que Lais aima si éperdument l'athlète Eubate, qu'elle lui fit promettre de ne pas partir sans elle ; il le jura et, pour ne pas violer son serment, partit avec son portrait. Quand la beauté l'abandonna, elle suspendit son miroir dans le temple de Vénus, avec cette épigramme, que Platon nous a conservée : « Celle qui s'est ri dédaigneusement de toute l



Grèce, celle qui avait à sa porte un essaim de jeunes amants, Laïs, consacre son miroir à Vénus; car, me voir telle que je suis, je ne le veux pas; et telle que j'étais, je ne le puis. » Ce que Voltaire a fort spirituellement traduit en vers :

Je le donne à Vénus puisqu'elle est toujours belle,
Il redouble trop mes ennuis.
Je ne saurais me voir, dans ce miroir fidèle,
Ni telle que j'étais ni telle que je suis.

Démosthène avait dépensé avec elle en une seule nuit le fruit d'une année de travail. Il fut moins prodigue avec une autre qui mettait également ses faveurs à trop haut prix : « Suis-je fou, dit-il, pour acheter si cher un repentir? »

Leur tendresse allait parfois jusqu'à un point de désintéressement que la femme de nos jours aurait peine à comprendre et surtout à imiter, si l'on en juge par l'aneddote que cite M. Deschanel :

Plangon, courtisane de Milet, était fort belle. Un jeune homme de Colophon conçut pour elle une passion ardente, quoiqu'il eût déjà pour maîtresse Bacchis, de Samos. Plangon, instruite de la beauté de Bacenis par ce que lui en dit le jeune homme, voulut le détourner de son dessein, en se refusant à son amour. Enfin, voyant que le jeune homme ne se décourageait pas, elle, lui dit qu'elle consentait à le rendre heureux s'il lui apportait le collier, très fameux alors de

Bacchis. Le jeune homme hésita d'abord; puis, dans l'ardeur de sa passion pour Plangon, il alla se jeter aux genoux de Bacchis, la suppliant de ne pas le voir mourir, si merveilleusement et si eloquemment qu'il le eola à ses prières et lui donna le collier. La courtisane Plangon, touchée de la gener use liberalité de la courtisane Bacchis, lui renvoya le collier et reçut le jeune homme dans ses bras. Dès ce moment, les deux hétaires se lièrent d'une sincère amitié et partagèrent leur jeune amant.

Voulez-vous savoir de quels ornements la plupart d'entre elles relevaient leurs charmes? Lisez dans l'anthologie l'épigramme de Léonidas de Tarente pour la courtisane Callicleo: « Cet amour d'argent, une frange pour la cheville du pied, ce tour lesbien de cheveux foncés, une bandelette transparente pour soutenir le sein, ce miroir de bronze, ce large peigne de buis qui coule comme à pleine eau dans l'onde de la chevelure, voilà, ô libérale Vénus, ce que Callicleo, après avoir gagné ce qu'elle voulait, dépose dans ton sanctuaire. »

Tandis que l'esprit des autres femmes restait abaissé aux plus grossières superstitions, l'intelligence de l'hétaire s'élevait aux vérités supérieures de la philosophie. Cette liberté d'idées favorisait, il est vrai, la licence des mœurs; qui ne croit pas aux dieux ni à la vie future n'a aucun motif de mortifier ses sens. L'une d'elles,

Hipparchie, s'éprit même d'un cynique, le bossu Cratès, qui était fort pauvre. Elle quitta tout pour le suivre, malgré les représentations de ses parents. A Cratès, qui lui objectait sa difformité et sa misère, elle répondit qu'elle ne saurait trouver de mari ni plus riche ni plus beau et qu'elle se donnait à lui. Le philosophe la mena dans le Pécile, le portique le plus fréquenté d'Athènes et y consumma son mariage en plein soleil, sous les yeux du public. Heureusement un ami eut pour lui la pudeur de jeter son manteau sur le couple.

Chaque philosophe avait la sienne, dont il était un peu l'amant et beaucoup l'ami. Aristote aimait Herpyllis et eut d'elle son fils Nicomaque ; Platon raffolait d'Archœanessa, restée belle malgré les ans. Il composa pour elle des vers où il disait : « L'amour niche encore dans ses rides. »

Les rois et les conquérants ne les trouvaient pas indignes de leur couche. Thais, après avoir porté la torche avec laquelle Alexandre, au sortir d'une orgie, incendia Persépolis, donna deux enfants à un roi d'Égypte et une reine aux Cypriotes. Thargélie, qui ne s'était refusé aucun caprice avec les Grecs, finit par épouser un roi de Thessalie. Lorsque Démétrius Poliorcète se fut emparé d'Athènes, il leva sur la ville une contribution d'un million et demi : « Qu'on porte cela à Lania, dit-il, pour acheter du savon. —

Sa maîtresse est donc bien sale », disaient les Athéniens en riant de leur malheur.

Il y a eu deux Aspasiés. La seconde était de Phocée et s'appelait Mito. Elle ne changea de nom qu'en devenant la sultane favorite de Crésus le Jeune. Si nous en croyons Elien et Plutarque sa beauté fut des plus charmantes : des cheveux blonds et frisés, de grands yeux expressifs, l'oreille petite, les dents blanches, les lèvres d'un admirable incarnat, la peau délicate, les mains et les pieds dans la perfection, enfin la voix d'une douceur de sirène. Avec cela je ne sais quelle pudeur timide qui attisait la flamme. Amenee à Cyrus, avec d'autres belles filles, pour ses plaisirs, elle n'eut point la servile docilité de ses compagnes. Loin de se prêter au rôle qu'on lui destinait, dès que le roi lui mit la main au sein, elle fit mine de s'enfuir. Cette résistance eut l'effet ordinaire et redoubla la passion du prince, qui, pour vaincre ses scrupules, jura de l'aimer à l'exclusion de tout autre et la traita dès ce jour comme sa femme légitime. De son côté, elle répondit à la passion de Cyrus, qu'elle aida souvent de ses conseils, par un désintéressement complet. Lorsque ce monarque eut péri dans une bataille livrée contre son frère Artaxerce, Aspasié fit partie du butin et le vainqueur en devint amoureux à son tour. Elle régna sur lui également et eut même la gloire d'allumer les desirs de Darius, fils d'Artaxerce, qui la demanda à son

père. Le vieux roi, n'osant ou ne pouvant la refuser, rendit par jalousie le présent inutile et voua l'enchanteresse au culte de Diane, c'est-à-dire à une complète chasteté. Notez que la courtisane avait alors plus de soixante-dix ans. Le fait est à rapprocher de ce qui advint à Diane de Poitiers et à Ninon de Lenclos. Bayle, mis en gaieté par une aventure si étonnante, cite à ce propos le proverbe espagnol : *ningunas damas lindas se hasen viejas de la cinta hasta a sacco, nulle belle dame n'est vieille de la ceinture au talon.*

L'importance du rôle joué par les courtisanes surveut même à la domination hellénique. Lorsque Rome se fut emparée de la Grèce et de l'Orient, elles vengerent en quelque sorte leur pays et en subjuguèrent les vainqueurs. Pour en voir un exemple, il suffit de lire les arrêtés prononcés par Verres durant sa préture. On ne comprendrait pas son despotisme fantaisique, si l'on ne savait qu'une courtisane grecque, nommée Chelido, le gouvernait à son gré et décidait d'avance, d'après son caprice ou son intérêt, de l'issue de tous les procès.



NOTICE

ARTISTIQUE

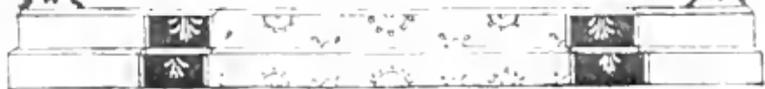
Le nom de Phryné tient essentiellement à l'histoire de l'art grec : toute sa vie est mêlée à celle des sculpteurs et des peintres. Dès sa jeunesse, Praxitèle en devint amoureux. Il sculpta d'abord pour elle un Cupidon qu'elle fit placer à Thespies, lieu de sa naissance. Plus tard il fit d'elle une statue d'or qui décorait le temple de Delphes, sur une colonne de marbre pentélique. Elle lui servit de modèle, au dire de l'abbé Barthélemy, pour sa Vénus de Cnide, si vantée par les anciens et dont le roi Nicomède avait offert



un grand prix que les Cnidiens refusèrent. Cette statue était si belle que l'on venait de tous côtés pour la voir. Un de ceux qui furent admis à la contempler s'en éprit au point que, non content de la couvrir d'offrandes précieuses, il la demanda en mariage, avec promesse de faire aux Cnidiens des présents plus riches encore. Sans accepter ses offres, ils furent enchantés d'une folie qui faisait honneur à leur déesse et la rendait plus célèbre dans le monde.

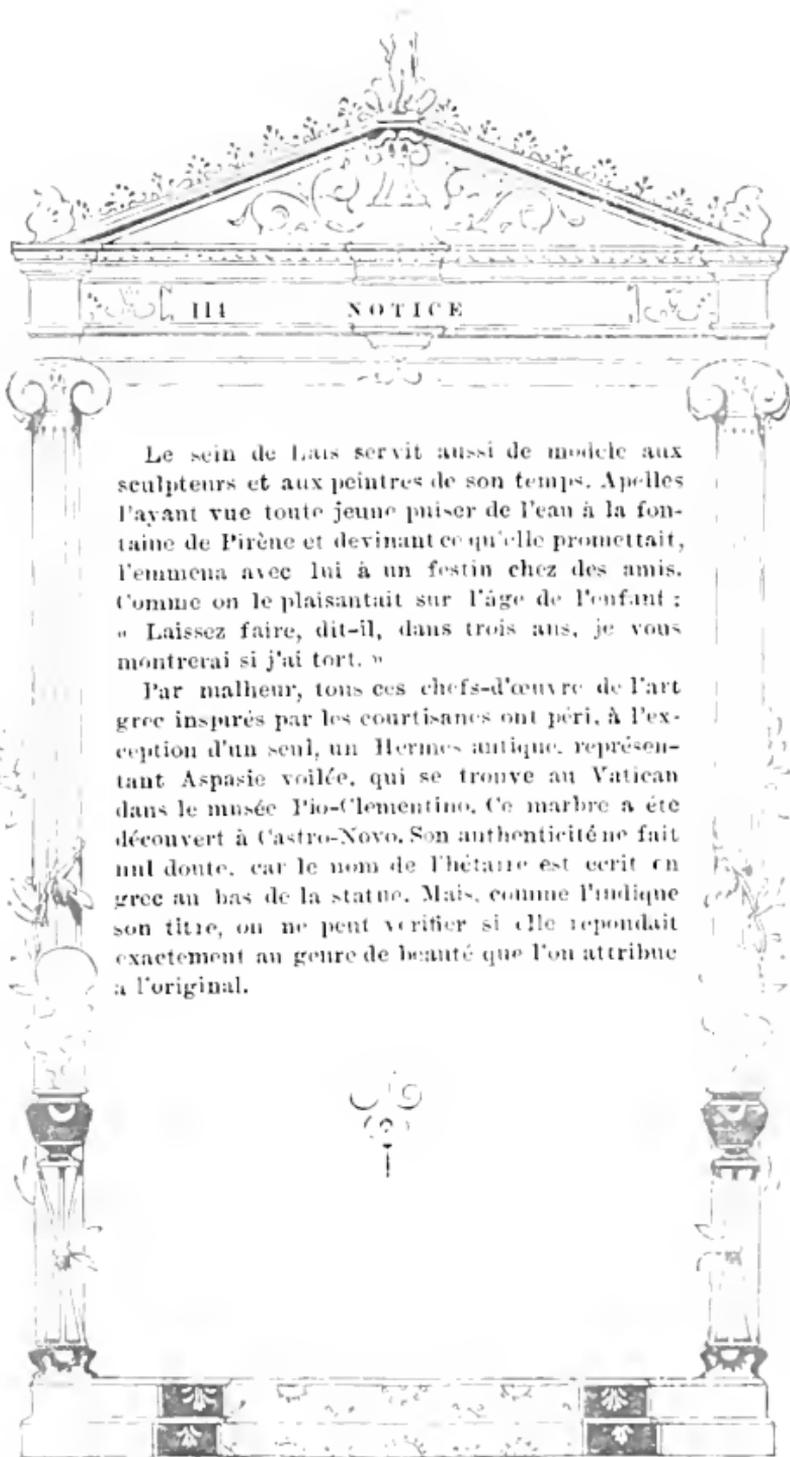
On peut se faire quelque idée des charmes de Phryné, charmes capables, a-t-on dit, de rendre à un Argonaute invalide assez de vigueur pour reconquérir la toison, par les monnaies de Cnide, sur lesquelles elle est représentée. Il est vrai que les graveurs grecs ont la réputation de n'avoir pas reproduit le type avec une exactitude bien scrupuleuse.

Suivant Athénée, Phryné était surtout parfaite dans ce qui ne se voit pas. Aussi la coquette se refusait-elle obstinément à se montrer nue, évitant les bains publics et le corps soigneusement enveloppé d'une longue tunique. Par deux fois pourtant elle consentit à découvrir ses appas aux yeux des Grecs émerveillés. La première, ce fut à Eleusis, à une fête de Neptune. Ayant laissé tomber ses vêtements pour se plonger dans la mer, elle en sortit, tordant ses cheveux humides. A cette vue, Apelles, frappé d'admiration, transporta le portrait



sur la toile et composa, d'après elle, sa Venus *Antel omniâ*, dévotue. Un poète, Leonidas, de Tarente, a essayé de traire la grâce et la vie du tableau de puis longtemps perdu : « Echappée à peine du sein de sa mère et encore toute frémissante d'écum, lorsque Apelles eut vu la tendre Cypris, la beauté même, il la rendit non pas en peinture, mais toute vive. C'est bien elle, en effet, qui du bout de ses doigts exprime l'onde de sa chevelure ; c'est bien ce regard où luit l'éclat riant du désir, et ce sein qui, dans sa fraîcheur nouvelle, invite au baiser. Minerve elle-même et celle qui partage la couche de Jupiter vont dire : O dieux ! nous quittons la partie. »

La seconde exhibition eut lieu devant l'aréopage; Phryné, citée à ce tribunal pour je ne sais quelle fredaine, avait chargé de sa défense l'orateur Hypéride. Celui-ci, afin de gagner sa cause, s'avisa d'un moyen très neuf. En guise de peroraison, il écarta brusquement la tunique de la courtisane et lui découvrit le sein. Aux yeux des juges d'Athènes, un tel argument était irresistible; ils avaient vu et ils pardonnèrent. Ce coup de théâtre a été souvent représenté par les artistes. Phryné paraît elle-même avoir eu des goûts élevés et le sentiment du patriotisme. Des revenus de sa beauté, elle offrit aux Thébains de rebâtir leur ville, à condition que l'on grave-rait sur les murs : « Phryné a rebâti Thèbes qu'Alexandre avait détruite. »



III

NOTICE

Le sein de Lais servit aussi de modèle aux sculpteurs et aux peintres de son temps. Apelles l'ayant vue toute jeune puiser de l'eau à la fontaine de Pirène et devinant ce qu'elle promettait, l'emmena avec lui à un festin chez des amis. Comme on le plaisantait sur l'âge de l'enfant : « Laissez faire, dit-il, dans trois ans, je vous montrerai si j'ai tort. »

Par malheur, tous ces chefs-d'œuvre de l'art grec inspirés par les courtisanes ont péri, à l'exception d'un seul, un Hermès antique, représentant Aspasia voilée, qui se trouve au Vatican dans le musée Pio-Clementino. Ce marbre a été découvert à Castro-Novo. Son authenticité ne fait nul doute, car le nom de l'hétaïre est écrit en grec au bas de la statue. Mais, comme l'indique son titre, on ne peut vérifier si elle répondait exactement au genre de beauté que l'on attribue à l'original.



SCULPTURE.

Dans les temps modernes, la plus séduisante représentation qui ait été faite de Phryne est due au ciseau de Pradier. Sa statue, exposée au Salon de 1845, fut vivement discutée. On lui reprochait de ne pas offrir un caractère assez passionné, trop de convention, un manque de noblesse. A cette occasion courut le propos tant de fois répété depuis : « Pradier était parti pour Cythère, mais il s'est arrêté au quartier Bréda. » Malgré ces critiques, le marbre est l'un des plus élégants et des mieux exécutés de la statuaire française. Debout, la courtisane découvre, par un geste plein de grâce, les merveilles de sa beauté. Une de ses mains, élevée au-dessus de sa tête, l'autre ramenée vers la poitrine soutiennent une draperie fort délicatement ouvrée. Sur ce buste où palpète la vie, se détache la tête fine et rêveuse. L'ensemble est harmonieusement composé. L'idée qu'avait eue l'artiste d'orner le bas de la draperie d'une broderie grecque de couleur bleue fit aussi pousser les hauts cris : « Pourquoi dégrader par une servile imitation la majesté d'un tel art ? Il n'y a pas de raison pour s'arrêter dans cette voie. Bientôt vous en viendrez à imiter la couleur des cheveux, des étoffes, la teinte des chairs... »

Ceux qui défendaient si vivement la dignité de la sculpture oubliaient sans doute que Pradier n'avait fait que suivre en ce point l'exemple de ses devanciers de la Grèce. Mais la routine a été la plus forte et toutes les tentatives du même genre, pour donner au marbre plus de vérité et de mouvement, ont échoué jusqu'ici.

Le même sujet a été traité par Élias Robert en 1855 et par Loison en 1865. Leurs statues sont remarquables par une expression voluptueuse, mais inférieures à celle de Pradier.

En 1849, Mathieu Meunier a exposé une statue en marbre, la mort de Laïs, qui figure l'hétaïre au moment où elle tombe près de l'autel de *Vénus* poursuivie par les femmes de Thessalie.

Dix ans après, Cambos donnait une autre Laïs, debout cette fois, dans tout l'éclat et la sérénité de sa beauté la main droite contre le sein et la gauche jouant avec les perles de son collier.

Enfin, M. D. Thabard a exposé en 1875 la statue en marbre de Laïs, destinée à la cour du Louvre.



PEINTURE

Parmi les tableaux les plus célèbres qui se rattachent à notre sujet, il faut citer d'abord celui de Paul Veronèse: *Portrait de la maîtresse d'Alexandre*. Elle est en buste, vue de trois quarts et regardant de face. Sa tête est nue, ses cheveux relevés par derrière. Le col rabattu de sa chemise laisse voir une partie de son cou. Grave par J.-B. Boyer d'Aguillon.

M. Paul Mantz, dans son excellente notice le Hans Holbein, cite le portrait que ce grand peintre fit de sa maîtresse Dorothee Offenbourg, qui avait voulu être représentée en Lais. Quoique jeune et élégante, elle avait le nez un peu long, et l'artiste, malgré sa conscience, dut la flatter. Il la peignit en buste et en grande toilette d'amoureuse, les épaules nues, la poitrine en partie découverte et les carnations blanches s'enlevant sur une draperie verte. Devant elle, des pièces d'or, car l'allégorie est complète et, au bas, en caractères faits pour frapper les yeux, l'inscription *Lais Corinthiaca*, 1526.

Dans l'œuvre de Van Dyck se trouve le *Jardin d'amour*, groupe d'amoureux étendus sous des draperies entre des arbres. L'idée en est empruntée à une bacchanale du Titien.

Un paysage de Rubens connu sous le nom de

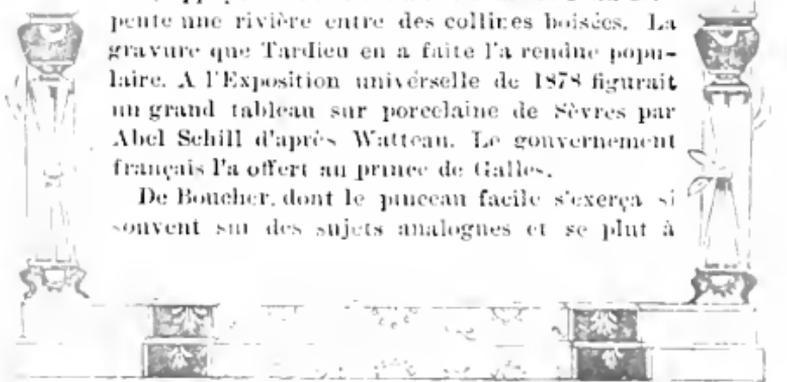


Jardin de la Volupté a été gravé par J. Mathan.

On doit à Salvator Rosa une *Phréné* et le philosophe *Xénocrate* que Ch. Grignion a reproduite au burin. Il y a sur le même sujet un tableau de Gérard Honthorst au palais Faragina, à Gênes.

L'embarquement pour l'île de Cythère d'Antoine Watteau n'est pas aussi lascif que le titre semblerait l'indiquer. A droite, se voit un pèlerin à genoux près d'une femme assise qui tient la tête baissée et son éventail à la main. Un amour campé sur son carquois la tire par le bas de sa robe. Vers le milieu de la toile, un homme debout essaye de relever, en la prenant par les deux mains, une femme à demi couchée. Plus à gauche, un autre pèlerin entraîne, du haut de l'éminence, la femme dont il tient la taille et qui se retourne vers le groupe précédent. Un petit chien les suit. Tout ce monde, accompagné d'une troupe voltigeante d'amours, se dirige vers une barque dorée, ornée de fleurs et conduite par deux matelots nus, appuyés sur leurs rames. Dans le fond serpente une rivière entre des collines boisées. La gravure que Tardieu en a faite l'a rendue populaire. A l'Exposition universelle de 1878 figurait un grand tableau sur porcelaine de Sèvres par Abel Schill d'après Watteau. Le gouvernement français l'a offert au prince de Galles.

De Boucher, dont le pinceau facile s'exerça si souvent sur des sujets analogues et se plut à



reproduire tant de chairs plantureuses, tant de poses abandonnées, tant d'amours bouffis et charmants, je ne citerai que *la Courtisane amoureuse*, gravée par de Larmessin jeune : « Que voulez-vous, écrivait Diderot, que cet artiste jette sur la toile ? Ce qu'il a dans l'imagination et que peut avoir dans l'imagination un homme qui passe sa vie avec les prostituées du plus bas étage ? » Le jugement est bien sévère. On pourrait le retourner contre certaines descriptions de l'œuvre même de Diderot ; mais passons.

Baudouin, gendre et emule de Boucher, exposa au Salon de 1763 une *Phryne accusée d'impieété devant l'aréopage*. Ici du moins les sévérités de Diderot ne sont que justice ; il aurait pu seulement dicter son arrêt en moins de mots : « C'est dit-il, un très beau sujet, traité d'une manière faible et commune. L'ordonnance pêche, ce me semble, en ce que l'effet demandait que l'accusée et l'orateur fussent isolés du reste... Le caractère de Phryne est petit : elle craint, elle a honte, elle tremble, elle a peur. Celle qui ose braver les dieux ne doit pas craindre de mourir. Il aurait fallu nous la montrer de la tête aux pieds, lorsque l'orateur eut écarté le voile qui couvrait sa tête ; on aurait vu ses belles épaules, ses beaux bras, sa belle gorge et, par son attitude, je l'aurais fait concourir à l'action de l'orateur, au moment où il disait aux juges : Vous qui êtes assis comme les vengeurs des dieux offensés, voyez

cette femme qu'ils se sont complu à former et, si vous l'osez, détruisez leur plus bel ouvrage. »

Chacun sait l'histoire de la Thebaïne Campaspe, maîtresse d'Alexandre, qui la fit peindre par Apelles. L'artiste s'était épris des charmes de son modèle au point d'en tomber malade. Alexandre, pour le guérir, la lui fit épouser. Un peintre de voluptés correctes, Girolet, a représenté l'aventure dans un tableau dont Jean Bein a donné la gravure.

Le musée du Louvre possède le un tableau remarquable de Sigalon, *la Jeune courtisane*, qui mérite quelques lignes de description. La jeune femme, vêtue à la mode du XVI^e siècle, avec une toque noire sur laquelle se détache une plume blanche, est vue de trois quarts, recevant d'une main un coffret de bijoux que lui présente un homme entre deux âges, tandis que son autre main tient le billet que vient de lui remettre un adolescent et sur lequel on lit : *All' idolo del mio cuore*. Derrière elle, une négresse, de son doigt posé sur la bouche, recommande au jeune homme le secret. Ce tableau a été gravé par Reynolds.

Au Salon de 1851, la *Phrygienne devant l'arcopage* de Gérôme, eut un grand succès, bien que le genre de beauté qu'il a donné à la courtisane soit plus moderne qu'antique. Laissant de côté la question morale, qui n'a rien à voir en fait d'art, nous ne reprocherons à l'illustre peintre que le

choix de son modèle. Au lieu d'une Grecque aux formes robustes dans leur grâce, il a dressé sur sa toile une lolette égrillarda, aux hanches fortement accentués et dont la mine boudeuse et le geste pudibond simulent un sentiment trop affecté.

De gracieux détails rachètent l'infériorité du personnage principal. Ainsi, le geste d'Hypéride, qui tient encore à la main le léger peplos bleu qu'il vient de lui enlever, est d'un beau et naturel mouvement. Les juges témoignent leur surprise et leur admiration par des gestes et des jeux de physionomie également expressifs.

Ce même sujet a été peint par Victor Robert en 1846, par L. Tabar en 1853, par Ed. Boutisbonne en 1857 et par Mottez en 1859.

Un artiste dont la mort volontaire a fait quelque bruit il y a quatre ans, Ch. Marchal, exposa au Salon de 1858, sous le nom de Phryné, je ne sais quelle fille contemporaine, une rousse au volumineux chignon, dont le visage, à la fois provocant et morne, se détachait sur un fond jaunâtre. Cette excentricité fut gravée au burin par Ad. Huot; elle a été souvent reproduite sur bois et en photographie.



GRAVURES

Mes loisirs, dédiés à mes amis, petit recueil pour exciter la ferveur des fidèles aux matins de Cythère, par un amateur de Poffice, 1764; tel est le titre d'un volume de planches attribuées à M^{me} de Pompadour, qui aurait ainsi charmé les ennuis de son règne à côté de Louis XV. Elle a pu graver ces fantaisies licencieuses d'après Boucher, mais sans les publier. L'ouvrage ne parut qu'après sa mort, par suite d'une indiscretion que personne aujourd'hui ne regrette.

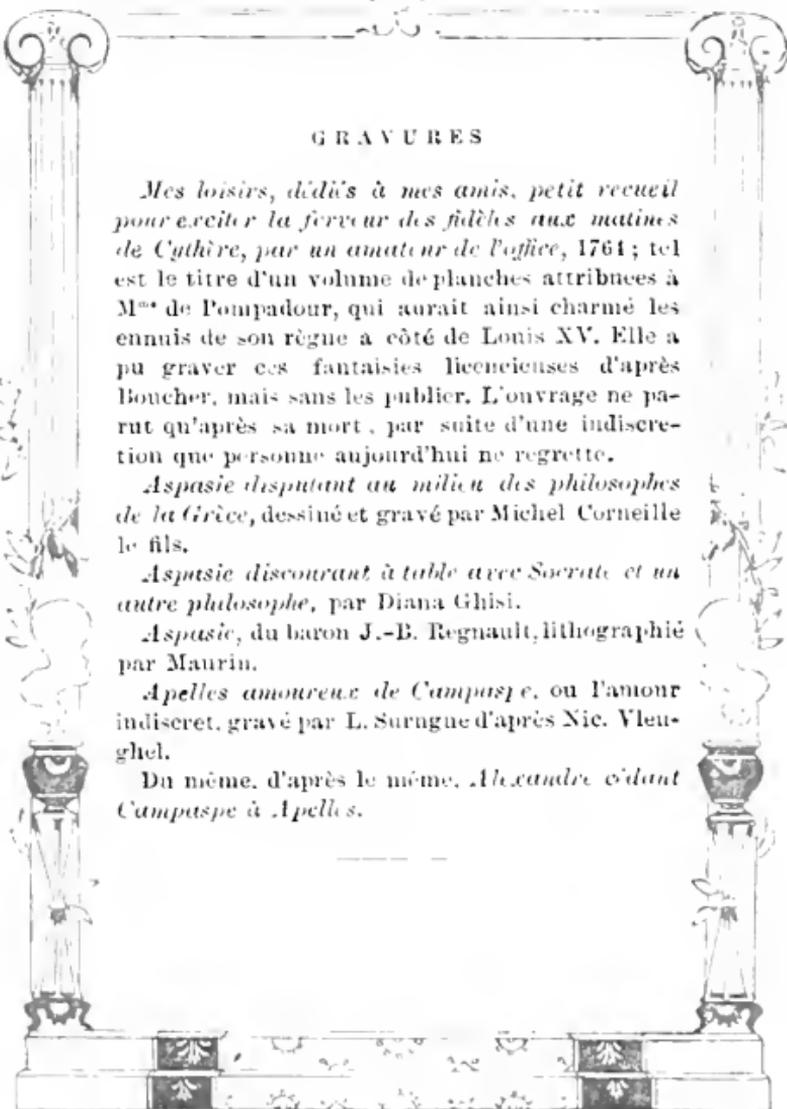
Aspasie disputant au milieu des philosophes de la Grèce, dessiné et gravé par Michel Corneille le fils.

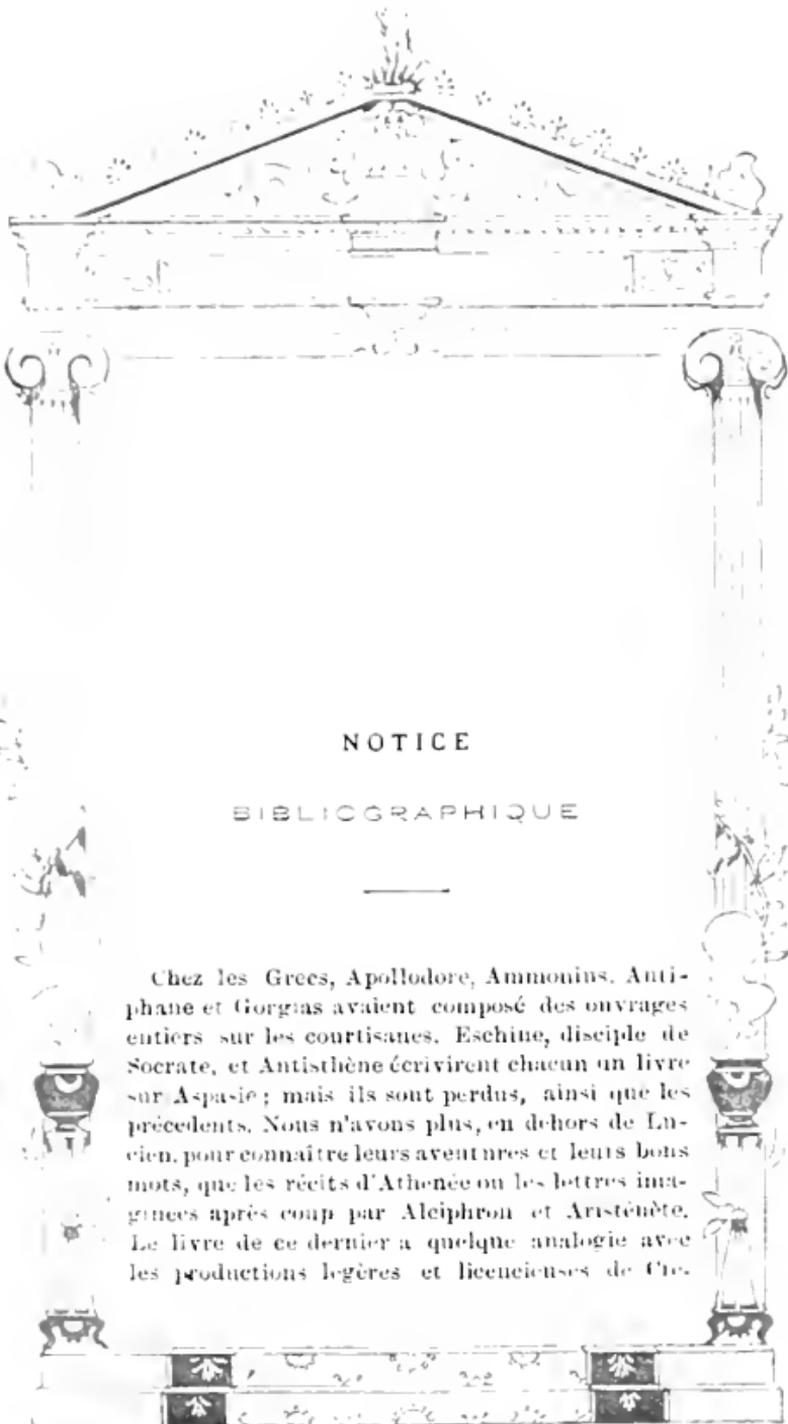
Aspasie discourant à table avec Socrate et un autre philosophe, par Diana Ghisi.

Aspasie, du baron J.-B. Regnault, lithographié par Maurin.

Apelles amoureux de Campaspe, ou l'amour indiscret, gravé par L. Surugue d'après Nic. Vleughel.

Du même, d'après le même, *Alexandre s'écartant Campaspe à Apelles*.





NOTICE

BIBLIOGRAPHIQUE

Chez les Grecs, Apollodore, Ammonius, Antiphane et Gorgias avaient composé des ouvrages entiers sur les courtisanes. Eschine, disciple de Socrate, et Antisthène écrivirent chacun un livre sur Aspasia; mais ils sont perdus, ainsi que les précédents. Nous n'avons plus, en dehors de Lucien, pour connaître leurs aventures et leurs bons mots, que les récits d'Athénée ou les lettres imaginées après coup par Alciphron et Aristénète. Le livre de ce dernier a quelque analogie avec les productions légères et licencieuses de Cho-

billon fils. Il a été imprimé pour la première fois à Auvers, 1566, in-4°, et reproduit à Zuolle, *canonotis variorum*. 1749, in-8°. Boissonade en a donné à Paris, en 1822, une édition in-8°, avec le latin en regard. On l'a fort souvent traduit et imité dans notre langue.

Quant aux ouvrages français, nous voulons seulement indiquer ceux que l'on peut, sans honte, avoir dans un coin réservé de sa bibliothèque. Qui voudra connaître les autres saura bien où les trouver.

Celstina, comédit de Calisto y Melibea, 1499. Burgos, Fabrique Aleman. Ouvrage fameux de Fernando de Rojas. Il a eu en Espagne jusqu'à 46 éditions et l'on en a donné plusieurs versions françaises. La première parut à Lyon en 1529, chez Cl. Nourry, in-8° gothique avec figures sur bois; elle est devenue rare. La dernière, due à M. Germond-Delavigne, a été publiée par Gosselin en 1841 et plus récemment par Lemerre, 1873, in-12.

Dans l'un des sonnets burlesques placés en tête de *Don Quichotte*, Cervantes a dit que ce livre serait divin, s'il voyait un peu plus l'humanité. En tout cas, c'est le seul dans toute la littérature moderne que l'on puisse mettre sérieusement à côté de celui de Lucien. Nous ne nous amuserons pas à en signaler la différence; il ne faut pas au Parthénon comparer une cathédrale gothique. Si les discussions esthétiques

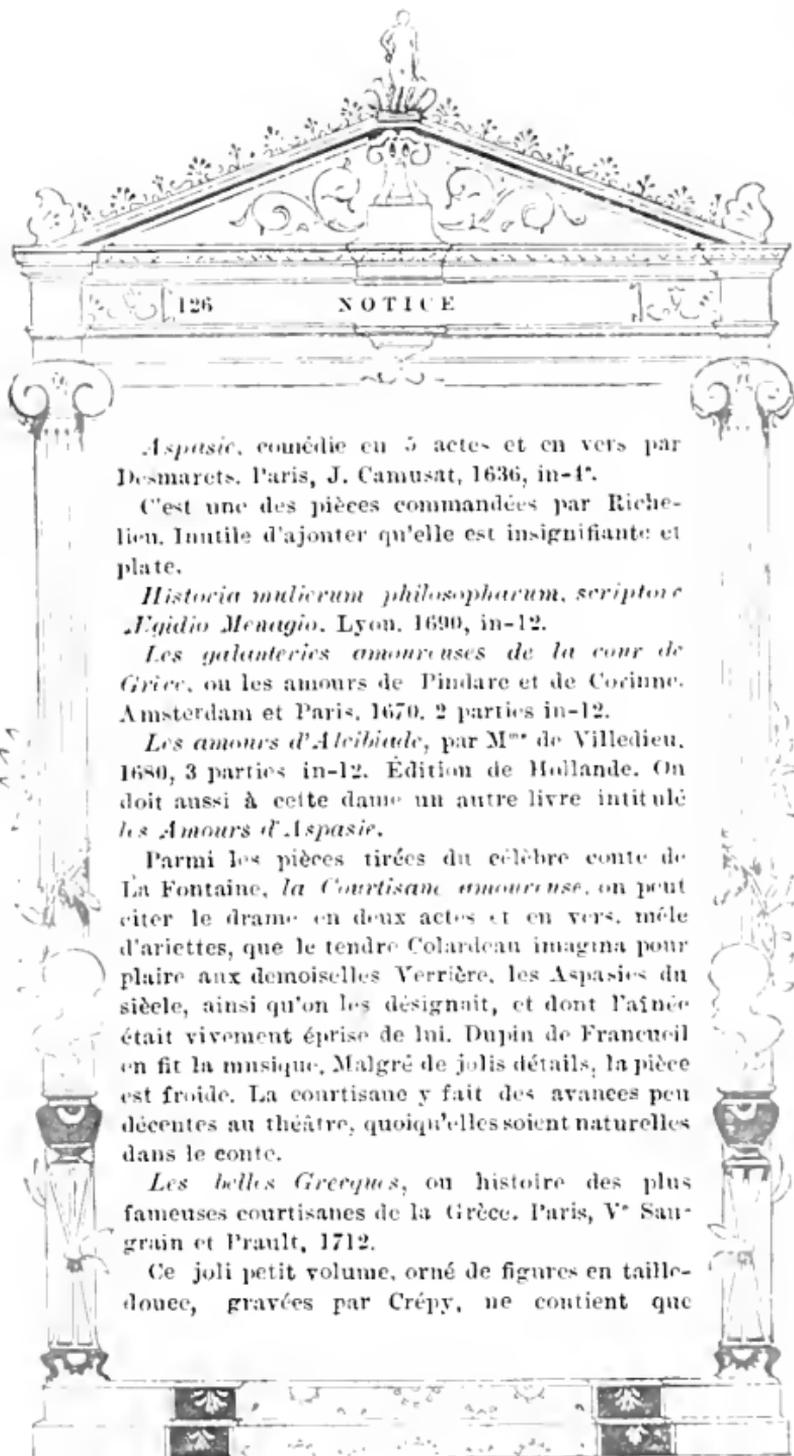
n'étaient oiseuses en telle matière, nous montrions combien, sur ce fond invariable et persistant de la nature humaine, l'état social et la religion apportent de formes nouvelles. Rien d'ailleurs n'est curieux comme l'intrigue de la *Celestina*. Un jeune seigneur y passe la vie à se ruiner par amour, seconde dans cette œuvre facile par les vults fripons et les entremetteuses qui l'entourent.

La traduction de M. Delavigne rend l'original avec franchise. Nodier avait raison de dire à ce sujet : « Un traducteur ma qu'il ait aux devoirs qui lui sont imposés en attendant les couleurs hardies du texte. Les scrupules d'un langage timidement épure sont aux licences ingénues du moyen âge ce qu'est le badigeonnage aux vieux édifices. »

Alexandre d'aut Campaspe à Apelles, 1581. Comédie anglaise de John Lyly. Sous le titre d'*Apelles et Campaspe*, il existe encore un ballet en 1 acte par Ch.-J. Mayer, 1775, une comédie héroïque par Lablée, 1780, et un opéra en 1 acte par Demonstiers, publiés tous trois à Paris in-8°.

La courtisane solitaire, où sont exprimés les diverses passions, événements et catastrophes d'amour, par Lourdelot; Lyon, Vincent de Coursilly, 1622, in-8°. Espèce de roman mystique.

La courtisane déchiffrée, dédiée aux dames vertueuses de ce temps, par J.-F. C. D. S. S. Paris, J. Villery, 1642, petit in-8°.



Aspasie, comédie en 5 actes et en vers par Desmarets, Paris, J. Camusat, 1636, in-4°.

C'est une des pièces commandées par Richelieu. Inutile d'ajouter qu'elle est insignifiante et plate.

Historia mulierum philosopharum, scriptore Egidio Menagio, Lyon, 1690, in-12.

Les galanteries amoureuses de la cour de Grèce, ou les amours de Pindare et de Corinne. Amsterdam et Paris, 1670, 2 parties in-12.

Les amours d'Alcibiade, par M^{me} de Villedieu, 1680, 3 parties in-12. Édition de Hollande. On doit aussi à cette dame un autre livre intitulé *les Amours d'Aspasie*.

Parmi les pièces tirées du célèbre conte de La Fontaine, *la Courtisane amoureuse*, on peut citer le drame en deux actes et en vers, mêlé d'ariettes, que le tendre Colardeau imagina pour plaire aux demoiselles Verrière, les Aspasiens du siècle, ainsi qu'on les désignait, et dont l'aînée était vivement éprise de lui. Dupin de Francueil en fit la musique. Malgré de jolis détails, la pièce est froide. La courtisane y fait des avances peu décentes au théâtre, quoiqu'elles soient naturelles dans le conte.

Les belles Grecques, ou histoire des plus fameuses courtisanes de la Grèce. Paris, V^e Saugrain et Prault, 1712.

Ce joli petit volume, orné de figures en taille-douce, gravées par Crépy, ne contient que

quatre monographies : Rhodope, Aspasia, Laïs et Lamia. L'auteur est une dame Cath. Bedacier, née Durand. On en a donné plusieurs éditions.

Histoire secrète des femmes galantes de l'antiquité, Amsterdam, 1726, et Paris, 1736, 6 vol. in-12 par F.-N. Dubois. Un exemplaire aux armes de la duchesse du Maine a été vendu 400 francs en 1867.

Histoire des deux Aspasiés, par Lec. de Bièvre. Paris, 1736, Amsterdam, 1737, in-12, avec un frontispice gravé. Ouvrage sérieux qui se termine par cette conclusion morale : « Cette histoire montre bien que le monde et la cour sont des écueils dangereux pour la vertu, et que souvent les filles les plus sages n'ont pas assez de force pour résister toujours et ne se rendre jamais. »

Lycoris ou la courtisane grecque, par Brest. Amsterdam, 1715, petit in-8° et 1716, 2 tomes in-12, avec figures.

Histoire de Laïs, courtisane grecque, avec anecdotes sur quelques philosophes de son temps, par Legouz de Gerland. La Haye et Paris, Seb. Jorry, 1756, in-12.

Lettres d'Aspasie, traduites du grec. Amsterdam, 1756. C'est une supercherie inventée par Mehégan.

La Laïs philosophe, ou mémoires de M^{me} D... et ses discours à M. de Voltaire. Bouillon, P. L'imier, 1760, petit in-8°. Dirigé contre la marquise

du Châtelet. L'auteur en donna une suite la même année.

Les amours de Luis, histoire grecque, par de S... Coriuthe (Paris), 1765, in-12.

Lais et Phryn', poème en quatre chants. Paris, Pauckoncke, 1767. in-8°.

Froide allégorie sous laquelle on croit reconnaître certaines particularités concernant Voltaire, Saint-Lambert et la marquise du Châtelet.

La courtisane vertueuse, comédie en quatre actes et en prose mêlée d'ariettes, par E... Paris, V* Duchesne, 1772. in-8°. Le sujet est tiré du roman de *Maman Lescaut*.

Laidon ou les mystères d'Eleusis, par J. J. G. Heinse, 1773.

Les courtisanes ou l'École des mœurs, comédie en trois actes et en vers, par Palissot. Paris, 1775, in-8°. Les comédiens français trouvèrent cette pièce si indécente qu'ils refusèrent de la jouer, bien qu'elle eût obtenu l'approbation de la police.

La courtisane convertie, ou l'âge d'or à Bamboul, par un Talapout. Londres, 1782, in-8°.

Aleibiade enfant, jeune homme, homme fait et vieillard, imité de l'allemand de Meissner par Rautil-Lieutaud. Athènes et Paris, 1787. 4 parties en 2 vol. in-18, avec figures.

Ouvrage dans le goût de Berquin et farci d'anachronismes. On y voit Alcibiade jouer aux cartes avec ses amis, etc.

Aspasie, opéra en trois actes de Morel, musique de Grétry, 1789.

Les courtisanes de la Grèce, Paris, Gay et Gide, 1793, 3 vol. in-12.

Titre nouveau mis aux lettres d'Alciphron traduites en français par l'abbé Jérôme Richard.

La courtisane de Smyrne, Londres, 1797, in-12.

La courtisane d'Athènes ou la philosophie des grecs, par Merard de Saint-Just, Paris, 1801 in-18. Conte en forme de dialogues.

Fêtes et courtisanes de la Grèce, Supplément aux *Voyages d'Anacharsis et d'Antenor*, par J.-B.— P. Chau-sard, Paris, Buisson, 1801, 4 vol. in-8° ornés de figures dessinées par Garnerey et gravées par Michel.

Assez bonne compilation de tout ce que les Grecs ont écrit sur la matière. Elle eut du succès et fut réimprimée par Barba en 1803 et par Mathiot en 1820. La 4^e édition, Paris, 1821, chez les principaux libraires, a 14 figures nouvelles de Garnerey, gravées par Robert de Launay. Mais depuis que le genre néo-grec, mis à la mode par David, a cessé de plaire, l'ouvrage, qui en est tout infecté, a beaucoup perdu de sa vogue. Il se vend néanmoins de 15 à 20 francs. Un ex. en papier velin, 35 fr., vente Em. Martin. Il en existe un autre plus précieux dont les figures ont été retouchées au pinceau par Garnerey et qui a paru à la vente de la duchesse de Berry.

Aristippe et quelques-uns de ses contemporains,

par Wieland, traduit par H. Coiffier. Paris, 1805. 7 petits vol. in-12, avec portraits.

Il s'y trouve de curieux détails sur les relations probables de ce philosophe et de Laïs.

Manuel des boudoirs, ou essais érotiques sur les demoiselles d'Athènes, par Mercier de Compiègne. Cythère, l'an du plaisir et de la liberté, 1240. 4 vol. in-18.

Aspasie et Périclès, opéra en 1 acte de Viennet. 1822. Musique de Daussoigne, élève de Méhul. La représentation fut interrompue à l'Opéra par l'extinction du gaz, que l'on employait cette année pour la première fois.

Les femmes galantes. Histoire des femmes qui se sont rendues célèbres par leurs amours, leurs galanteries, etc. Paris, Chassagnon, 1837, in-18.

Laïs de Corinthe, d'après un manuscrit grec, et *Ninon de Lenxos*, par A. Debay. Paris, Dentu, 1825, in-12.

Les courtisanes grecques, par Em. Deschanel. Préface de J. Janin. Paris, Hetzel, 1857, in-18. Spirituel et charmant livret où l'auteur a condensé toute la fleur et le suc du sujet. La troisième partie n'est que l'analyse à vol d'oiseau des *Dialogues* de Lucien.

Les vierges de Lesbos, par Méry; photographies d'après Hamou. Paris, 1858, in-fol. Tiré à 300 exemplaires.

Histoire de l'amour dans l'antiquité, par Cenac-Moncaut. Paris, Amyot, 1862, in-12.

Les courtisanes d'Ibres, par Lemercier de Neuville. Paris, de Vresse, 1864, in-18.

Histoire des courtisanes d'Ibres, par Henry de Kock. Paris, Banel, 1869, in-4° illustré.

Histoire d'Alcibiade et de la république athénienne, par Henri Houssaye. Paris, Didier, 2 vol. in-8°. Couronné par l'Académie française. Le rôle du personnage y est surtout exposé au point de vue politique et guerrier. On a du même auteur divers autres livres sur cette époque. Je ne citerai que le dernier : *Athènes, Rome, Paris*. Calmann Lévy, 1879, in-12, où l'on rencontre deux intéressants chapitres sur notre sujet, *la Femme à Athènes*.

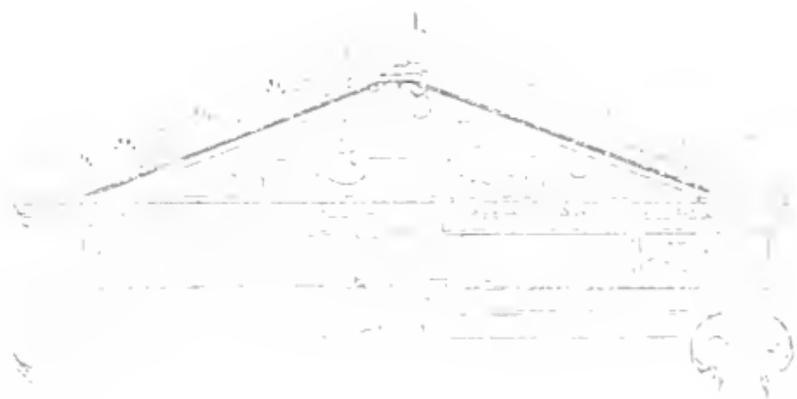
Aspasie de Milet, par L. Beq de Fouquières-Didier, 1872, in-18.

Plaidoyer chaleureux en faveur de l'amante de Périclès.

Les courtisanes de l'antiquité, par Marc de Montifaud (M^{me} Quivogne). Paris, Sagnier, 1875, in-12. 4^e édition. Les trois premières ont été publiées en Belgique in-8°.

L'auteur a pris pour épigraphe : « L'amour brise mon âme comme le vent renverse les chênes sur les montagnes. » Finissons là-dessus.

A.-J. PONS.



TABLE

	Pages.
LUCIEN.	V
CHAPITRE PREMIER	
Glycère et Thais.	1
CHAPITRE II	
Myrtie, Pamphile et Doris.	5
CHAPITRE III	
Philinna et sa mère.	11
CHAPITRE IV	
Melissa et Bacchis.	15

	Pages
CHAPITRE V	
Clonarion et Lœœna	21
CHAPITRE VI	
Crobyle et Corinne.	27
CHAPITRE VII	
Musarie et sa mère.	33
CHAPITRE VIII	
Ampélis et Chrysis.	39
CHAPITRE IX	
Doreas, Pannychis, Philostrate, Polémon, Parménon.	45
CHAPITRE X	
Hirondelle et Rosée.	53
CHAPITRE XI	
Tryphœna et Charmidès.	59
CHAPITRE XII	
Violette, Pythie et Lysias.	65
CHAPITRE XIII	
Léonticos, Chénidas, Hymnis.	75

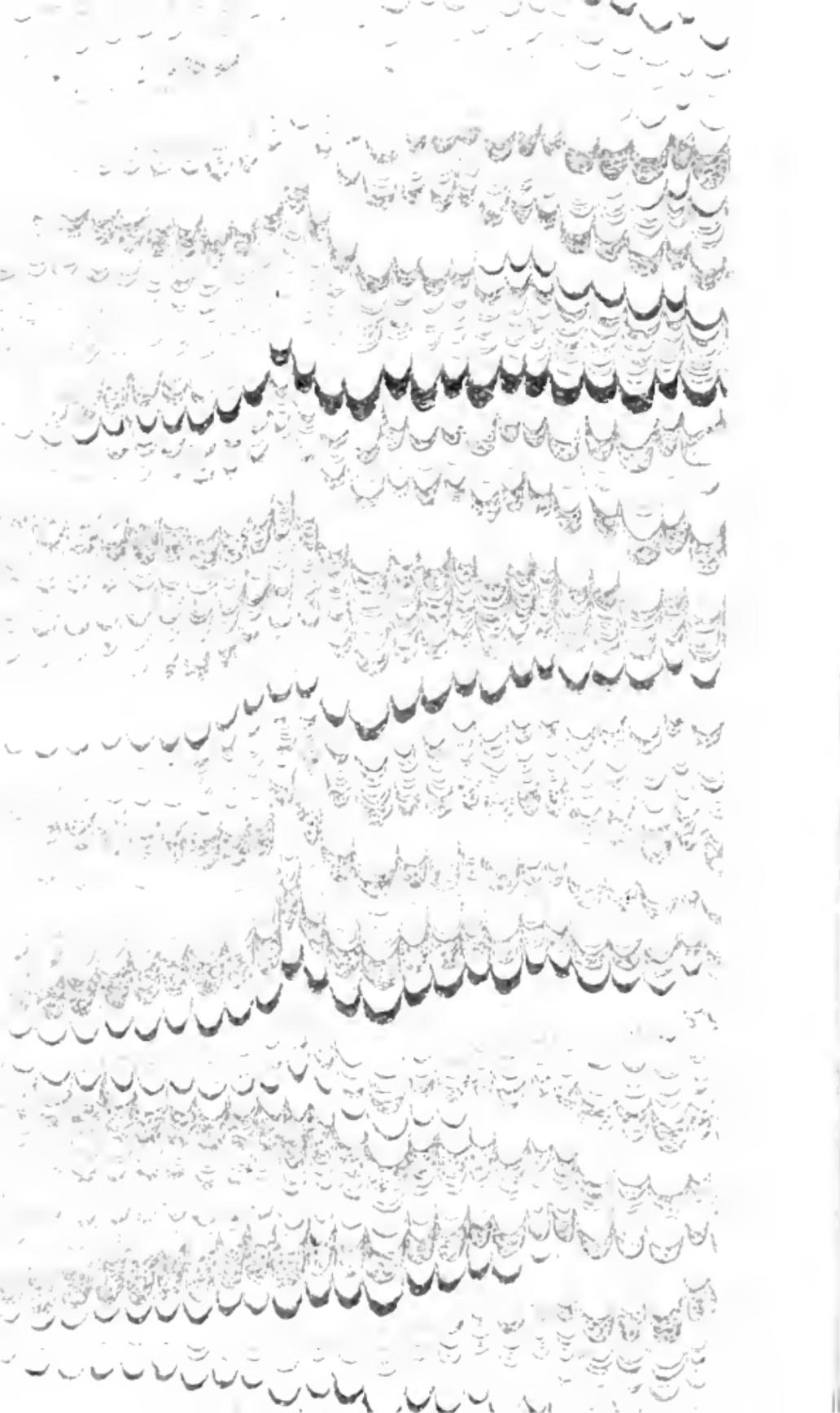
	Pages
CHAPITRE XIV	
Dorion et Myrtale.	85
CHAPITRE XV	
Cochlis et Parthenis.	91
—	
NOTICE LITTÉRAIRE.	95
NOTICE ARTISTIQUE.	111
NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.	123











PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PA
4232
F83
1881

Lucianus Samosatensis
Dialogues des
courtisanes

